

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI-OUZOU
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

MEMOIRE

En vue de l'obtention du diplôme de Master

Option : Littérature et culture francophones

Spécialité : littérature

Intitulé

Pour une lecture postcoloniale de *La Colline Oubliée* de Mouloud MAMMERI et de *La Grande Maison* de Mohammed DIB

Présenté par :

Mlle NAAK Nassima

Mlle AZZI Nacera

Membres du jury :

Mme Ait MOHAND Nadjia : Présidente

Mr OUMEDDAH Boudjema : Examineur

Mme BOUKHELOU Fatima : Directrice

Dirigé par :

Mme BOUKHELOU Fatima

Promotion 2014-2015

Remerciements

Nous tenons à adresser nos sincères remerciements à notre directrice de recherche : l'enseignante Malika Fatima Boukhelou, pour ses précieux conseils et ses encouragements avisés dans la réalisation de ce modeste travail de recherche.

Nous la remercions aussi pour son enseignement pendant trois ans, dans différents modules qui ont nourri en profondeur notre réflexion académique.

Nos remerciements vont aussi à Monsieur le chef du Département de français, Monsieur AHMED TAYEB, pour tous les efforts qu'il a fournis et les moyens qu'il a mis au service des étudiants, afin de leur garantir les meilleures conditions de travail.

Nous tenons à remercier également tous les enseignants qui ont contribué à notre formation.

Nous tenons à remercier tout particulièrement les membres du jury, Madame AIT MOUHAND et Monsieur OUMEDDAH, d'avoir accepté d'examiner ce modeste travail.

Dédicaces

Avec tout l'amour éternel, je dédie ce mémoire à :

Ma mère et mon père

A mon mari et ma belle-mère, et à la mémoire de mon beau-père

A mes frères

Mouloud, Samir et Boualem

A mes sœurs

Malika, Lynda, Karima, Dalila et Rachida

A mes belles- sœurs

A mes beaux -frères

A mes neveux et nièces

A mes amies

Soraya, Samia, Sassia et surtout Ouardia qui m'a beaucoup soutenue

A toute personne qui m'aime

Nassima

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail :

A mes parents

A mon mari et sa famille

A mon frère et mes sœurs

A mes neveux et amies

A tous ceux qui, par un simple sourire, m'ont donné la force de continuer.

Nacera

INTRODUCTION

Introduction

La colonisation française en Algérie, a avant et après l'indépendance, marqué un grand changement dans la vie politique, sociale et culturelle des ex-colonies si bien que les traces de cette influence sont très visibles dans le développement des productions littéraires et le nombre toujours en augmentation d'écrivains algériens qui choisissent la langue française comme langue d'écriture puisqu'ils avaient besoin d'y recourir pour être compris par l'Autre.

Il faut souligner que cette littérature n'est pas la première à exister en Algérie, une littérature populaire orale (poésie, proverbes, contes etc.) préexistait, mais elle s'adressait au peuple, elle était aussi comprise uniquement par le peuple, tandis que la littérature algérienne de langue française était adressée tout d'abord et exclusivement à l'occupant pour lui prouver l'existence d'une littérature et d'un peuple algériens. A cet égard, Mouloud Mammeri a dit :

« Il a fallu absolument que les écrivains de ma génération s'inscrivent dans la littérature française de façon à ce qu'ils disparaissent dans le décor. Et il leur a fallu le faire de propos délibérés. Renoncer à une espèce de spécificité pour rattraper une universalité qui était en réalité la spécificité des autres. »¹

Quelques uns d'entre ceux-là deviendront écrivains de langue française, Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Mouloud Mammeri sont les pères fondateurs de cette littérature algérienne d'expression française des années 1950. Leurs premières œuvres, *Le Fils du Pauvre*, *La Grande Maison* et *La Colline Oubliée* publiées dans les années 1950-1952, témoignent de la vie des Algériens de cette époque.

Mouloud Feraoun et Mouloud Mammeri décrivent le mode de vie des kabyles, avec ses traditions, ses valeurs, mais aussi la misère et la faim qui accablent les montagnards, quant à Mohammed Dib, il décrit la vie des habitants de Dar-Sbitar -Tlemcen- avec leur lot de souffrances et de misère.

Leurs œuvres s'inscrivent dans le mouvement littéraire qui a vu le jour dans la période coloniale, et qui donne une sorte d'écriture ou de littérature très spécifique. C'est

¹BENDJELID, Faouzia, « L'écriture en Algérie est tributaire de l'Histoire », in Culture, p.02.
<http://www.Liberté.algérie.com>. Consulté le 15/08/2015.

Introduction

une littérature qui a pour objet principal la dénonciation du système impérialiste français qui a mis à l'écart l'existence et l'Histoire des Algériens, car les écrivains sont interpellés par l'Histoire de leur pays voire les conditions de la colonisation auxquelles a été soumis leur peuple.

De manière globale, c'est une littérature qui aborde des thèmes spécifiquement algériens : l'identité algérienne par la description d'une réalité socioculturelle qui allait à l'encontre des clichés habituels de l'exotisme, l'exil physique et linguistique, le rétablissement de la personnalité algérienne, la situation coloniale.

Et pour marquer l'existence de leur identité nationale, les écrivains algériens de cette période ont choisi des moyens très efficaces, tel que le recours à leurs traditions orales. Il s'agit en effet pour ces écrivains de représenter une culture millénaire dans une langue où ils ne trouveront pas forcément des référents équivalents à tout ce qu'ils s'appliquent à représenter de leurs cultures traditionnelles, c'est ce qui se cache derrière l'emploi des traces de l'oralité dans leurs écrits.

C'est aussi une écriture utilisée pour dévoiler l'exploitation de l'indigène par le colon, sa destitution par la force des armes de son statut d'être humain, pour se voir rabaissé à un simple outil économique au détriment de son exploitation.

Cette période de production littéraire est considérée pour les écrivains algériens comme une période d'initiation dans le domaine de la littérature, en même temps qu'une rupture puisque c'est à cette époque qu'ils ont pu dépasser l'assimilation tant voulue par le colonisateur.

Le caractère ethnographique de ces romans écrits en cette période a été relevé par plusieurs critiques, qui ont qualifié ces écrits comme une littérature régionaliste notamment pour les écrivains issus des zones kabyles. Or, ces écrivains, tant Mouloud Mammeri que Mouloud Feraoun, se situent à l'opposé de cette perspective, car, fidèles aux valeurs ancestrales, ils ont pris le soin de transmettre celles-ci à travers leurs romans pour les universaliser.

Chacun de ces auteurs a écrit à sa manière, mais tous ont pour but de faire connaître l'existence des leurs au monde afin de contredire les thèses colonialistes qui présentent l'Algérie comme un pays sans peuple. Ainsi Mouloud Mammeri et Mohammed Dib ont exprimé les problèmes de leur époque, tout en décrivant la divergence des points de vue, à

Introduction

travers leurs personnages, dans *La Colline oubliée* et *La Grande Maison*, où les uns étaient satisfaits de leurs situations, mais où d'autres manifestaient un désir de changement.

Comme toutes les littératures du monde, la littérature algérienne de langue française a suscité l'intérêt de plusieurs théoriciens et analystes notamment africains et français. La diversité des approches permettra ainsi de relever les critères internes ainsi qu'externes de ces œuvres ; la forme, le style, le contenu ;...mais aussi ce « moi unique » qui est la « vision particulière » exprimée par l'auteur dans son œuvre.

Le nombre d'approches de la littérature est très divers (narratologie, comparatisme, sémiotique,...), mais pour notre travail de recherche nous avons choisi la théorie postcoloniale puisque les théoriciens y abordent les problèmes liés à la colonisation, notamment l'identité, qui a été revendiquée le plus fortement dans les deux romans corpus, *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison*, dont nous allons faire étude, mais aussi dans toute les œuvres produites durant la période coloniale.

L'approche que nous avons adoptée se caractérise par l'ampleur des questions abordées, raison pour laquelle elle est considérée comme un principe fédérateur, plutôt qu'un concept précis. En effet il s'agit pour les théoriciens postcoloniaux de faire une étude sur toutes les littératures issues des pays qui étaient marqués par l'Histoire coloniale, la littérature occidentale, la littérature en langues vernaculaires issues des régions extérieures à l'Europe, toutes constituent un objet d'étude pour l'approche postcoloniale, autre point qui a marqué notre choix pour cette théorie.

Pour notre travail de recherche, nous avons choisi d'interroger deux œuvres majeures de la littérature algérienne de langue française, *La Colline Oubliée* de Mouloud Mammeri et *La Grande Maison* de Mohammed Dib, pour voir comment ces deux écrivains, issus de deux milieux différents de l'Algérie (La Kabylie et Tlemcen), ayant écrits à la même période -1952-ont réussi à écrire /décrire leur (s) peuple (s), à traduire son vécu, sa culture, sa spécificité et sa diversité dans une langue empruntée à l'Autre.

Il s'agit en effet de prouver à travers ces deux œuvres comment se manifestent les indices du postcolonialisme, à savoir l'identité et la réécriture de l'Histoire. Et pour ce faire nous allons appuyer sur les idées de quelques théoriciens ayant marqué ce courant postcolonial, tels que Frantz Fanon (*Les Damnés de la terre*), Edward Saïd

Introduction

(*L'orientalisme, l'orient créé par l'occident*), Jean-Marc Moura (*Littératures francophones et théorie postcoloniale*).

Dans *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison*, Mammeri et Dib nous offrent deux romans de l'Algérie coloniale dont les visions furent aussi réalistes que révélatrices. Ils préfigurent, dès leur parution, la fin d'un règne séculaire des plus injustes et montrent en arrière plan les prémisses des bouleversements qui allaient ébranler les fondations de l'univers colonial, la présentation du mode de vie des personnages, de la vérité historique qu'ils avaient vue et vécue. Notons qu'en dévoilant la vie de leurs compatriotes (Tlemcénien et kabyles) ; heurtés par la violence coloniale, ces écrivains font acte de témoignage et d'historicisation.

En effet, ces œuvres nous touchent par leurs forces de témoignage et de vitalité, qui nous introduisent au cœur des traditions, des coutumes, des modes de vie et de pensée de leurs communautés, dans le but de mettre en lumière une manière d'être au monde spécifique niée par la présence séculaire et oppressive du colonisateur. Ainsi, ils recourent à une description vivante et minutieuse de leur société, description faite de l'intérieur même de ces milieux, ce qui garantit l'originalité et l'authenticité de leur parole.

Notre travail de recherche s'intitule « Pour une lecture postcoloniale de *La Colline Oubliée* de Mouloud Mammeri et *La Grande Maison* de Mohammed Dib ».

Lors de ce travail de recherche, nous essayerons de répondre à la problématique suivante : Peut-on dire que *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison* sont des romans postcoloniaux ?

Quels sont les procédés littéraires et linguistiques auxquels ont recouru ces deux écrivains pour affirmer leurs appartenances culturelles et identitaires tout en dénonçant implicitement le colonialisme ?

Les hypothèses qui en découlent se présentent comme suit :

La Colline Oubliée et *La Grande Maison* sont des romans dont les thématiques sont fortement liées à l'identité, à l'histoire, à la politique et même à la tradition orale, thématiques qui fondent, selon Jean-Marc Moura², un roman postcolonial par excellence.

²Moura, Jean- Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniales*, PUF, Paris, 1999.

Introduction

Ces romanciers ont réussi à transmettre et à universaliser leurs cultures (arabes et kabyles) aux lecteurs étrangers.

Nous tâcherons donc de montrer comment se manifestent les traces des cultures maternelles dans ces deux romans, ce qui nous permettra de classer ces deux œuvres dans l'œuvre postcoloniale. Cela nous conduit dans notre travail de recherche à opter pour une méthode descriptive et parfois analytique.

Pour ce faire nous avons jugé utile de subdiviser notre travail en quatre chapitres dont le premier, intitulé « Contexte Historique et théorique », nous permettra de faire un détour théorique afin de mettre en lumière certaines définitions de la théorie postcoloniale et ses concepts clés, tels que la réécriture de l'Histoire et l'identité, qui seront précédés d'un bref aperçu historique de la littérature algérienne des années 1950.

Dans le second chapitre intitulé « Oralité en tant que système civilisationnel », il sera question d'une présentation de l'oralité, en tant qu'entité distincte de l'écriture, ce qui nous aidera à mettre en évidence l'équivalence des deux systèmes. Nous évoquerons aussi l'influence de l'oralité sur la littérature, fait très ancien mais qui est devenu à l'époque coloniale un procédé littéraire important employé par les écrivains de cette période qui lui ont donné une nouvelle allure à travers son insertion dans la modernité romanesque dans le but de défendre une culture qui était niée et opprimée.

Le troisième chapitre qui s'intitule « *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison*, deux écrits postcoloniaux », sera consacré en premier lieu à la présentation des deux corpus d'étude (*La Colline Oubliée* et *La Grande Maison*) afin de faire un rappel sur le déroulement des événements romanesques, ensuite nous tenterons de faire une comparaison entre la production romanesque et la réception critique de ces deux romans. Ce qui nous permettra de démontrer que les deux écrivains étaient animés tous les deux par des objectifs communs : universaliser leurs cultures, défendre l'identité (algérienne) et réinscrire l'Histoire de leur pays dans l'Histoire mondiale.

C'est à travers ces mêmes objectifs que nous tenterons de prouver une postcolonialité possible dans les deux romans corpus. Parmi ces objectifs, nous choisirons « l'identité », unité constitutive et principale de la perspective postcoloniale souvent défendue par Mouloud Mammeri et Mohammed Dib, à travers le recours aux cultures et croyances de leurs ancêtres, ainsi que l'insertion des termes vernaculaires. Il s'agit pour

Introduction

nous de relever quelques procédés littéraires et linguistiques, lesquels nous permettront de comprendre cette nouvelle méthode adoptée pour atteindre leurs objectifs.

Quant au quatrième chapitre, il s'intitule « La réécriture de l'Histoire en tant qu'autre élément du postcolonialisme », autre objectif visé par nos écrivains. Nous allons mettre l'accent sur la dénonciation de l'injustice coloniale exercée sur leur peuple, en dévoilant la réalité algérienne de la période coloniale. L'expropriation de Ibrahim, personnage de *La Colline oubliée*, et l'omniprésence de la faim dans *La Grande Maison*, se donnent à lire comme des actes de violence perpétrés par le colonialisme sur le peuple opprimé, violence que nos deux auteurs se font un devoir de dévoiler.

Mais la tâche de ces deux écrivains ne s'arrête pas à la dénonciation de l'injustice coloniale, ils vont aller jusqu'à montrer leurs engagements politiques à travers deux personnages, celui du Barbu dans *La Colline Oubliée*, et celui de Hamid Saraj dans *La Grande Maison*, et ce, pour dire que l'Algérien est prêt à tout pour renverser l'ordre établi. La présence de ces personnages sert à expliquer le deuxième élément de la postcolonialité, qui est la réécriture de l'histoire ou *l'Histoire en actes*, pour reprendre l'expression de Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*³

³FANON, Franz, *Les Damnés de la Terre*, Seuil, Paris, p. 22

CHAPITRE I

Contextes Historiques et théoriques

I-1-Aperçu historique :

Après la première guerre mondiale et plus d'un demi siècle de colonisation française en Algérie, naissait une littérature proprement magrébine dite d'expression française au Maghreb et particulièrement en Algérie où l'occupation française a débuté plus tôt et l'impact de la culture étrangère sur les esprits et les mentalités était plus étendue, ce qui fait que cette littérature écrite dans la langue de l'autre s'impose par la quantité en Algérie par rapport à la Tunisie et au Maroc.

Avant d'arriver à maturation, la littérature algérienne est déjà passée par une première période, celle de l'assimilation et de l'acculturation, voire du mimétisme, et cela entre 1920-1950 ; elle est qualifiée ainsi par rapport aux proclamations des écrivains de cette période qui voulaient écrire et « être comme les français ».

Ils décrivent, ainsi, la vie quotidienne et recourent au folklore tout en s'adressant aux lecteurs français. Parmi ces écrivains on peut citer Abd el Kader Hadj Hamou avec son roman *Zohra, la femme du mineur* en 1925, Mohammed Ould Cheikh qui publie *Myriem dans les palmes* en 1936 et Rabah Zenati qui fait paraître *Bou-El Nouar, le jeune algérien* en 1945⁴.

Mais la vraie naissance de la littérature algérienne d'expression française commence à partir des années 50-55-56, c'est la période dite du dévoilement de témoignage et de l'affirmation de soi qui se caractérise par l'accroissement des activités littéraires de ces écrivains qui vont se mettre alors à écrire pour témoigner de leur existence, « *Ils vont devoir plonger dans les entrailles de leur peuple* »⁵ pour dire la réalité des leurs, par un regard intérieur qui vise à chanter leur (s) société (s) tout en dénonçant et en nommant son mal, afin d'arriver à des changements positifs.

Cette écriture se présente à la fois comme réponse, acte de position et d'opposition face à la littérature des années précédentes dite d'exotisme. Elle est en réalité une rupture avec elle ; puisque l'époque d'assimilation est dépassée.

A la conférence donné à Oujda au Maroc, en février 1989, Mouloud Mammeri revenait sur cette littérature des années 1920 pour dire que :

⁴DEJEUX, Jean, *Littérature Maghrébine de Langue Française*, Ed .Naaman, 1973, p. 22.

⁵FANON, Frantz, *Op. Cit.*, p.263.

«les auteurs ne pouvaient être publiés que s'ils reproduisaient très fidèlement les canons, les valeurs, les modes, les voies et les voix de la littérature occidentale, et plus précisément de la littérature française du temps avec l'obligation supplémentaire de se faire pardonner d'être des algériens, l'épreuve était pour eux plus cruelle qu'elle ne paraît à un observateur extérieur.[...] ils devaient d'un côté faire oublier qu'ils étaient des « indigènes » [...], mais de l'autre et contradictoirement donner d'eux l'image rassurante que les autres, c'est-à-dire le public colon (à l'époque le seul public existant), s'en faisaient »⁶.

Nous pouvons dire alors que les années 50 vont donner naissance à une véritable production littéraire, qui se caractérise à la fois par la quantité et la qualité formelle. Les écrivains qui prennent la parole n'hésitent pas à le faire avec certitude, résolution et surtout avec réalisme.

A cet égard Jean DEJEUX parle de génération spontanée : « *Les années 45-50 virent la naissance de cette littérature. Elle donne l'impression d'une génération spontanée tellement ses qualités formelles sont distinctes de celle des précédents romans* »⁷.

Nous retrouvons cette appréciation chez Mostafa Lacheraf : « *Il faut dire que cette littérature algérienne de langue française, techniquement parlant, relevait presque de la génération spontanée, tellement elle reproche d'une certaine perfection formelle* »⁸.

Les pères fondateurs de cette littérature sont Mouloud Mammeri (1917-1989), Mohammed Dib (1920-2003), Mouloud Feraoun, bientôt suivis de Kateb Yacine, de Malek Haddad⁹ et d'Assia Djeber¹⁰.

A travers leurs écrits, ces écrivains adoptent une posture réellement postcoloniale¹¹, se faisant sujets et non seulement objets de l'histoire. Ils vont introduire sur la scène romanesque un indigène non « figé », vivant et évoluant dans un univers qui est le sien, univers authentique puisque décrit de l'intérieur et non de l'extérieur. Ces écrivains font preuve d'un souci de témoignage qui entrainera une description d'un milieu originel qui se

⁶MAMMERI, Mouloud, « Faut-il écrire spécifique », Conférence donnée à Oujda, à l'université Mohammed 1^{er}, février 1989. Texte publié par l'édition Tala, 1991, p. 224.

⁷ DEJEUX, Jean, *Op.Cit.*

⁸MARDACI, Abdellali, « Refonder l'histoire de la littérature algérienne de langue française », in *Le Soir d'Algérie*, p.02. Disponible sur le site : <http://www.lesoirdalgerie.com> . Consulté le 12/05/2015.

⁹HADDAD, Malek, *Je t'Offrirai une Gazelle*, Paris, Julliard, 1959.

¹⁰DJEBER, Assia, *La Soif*, Paris, Julliard, 1957.

¹¹Nous allons définir en bas ce qui est la théorie postcoloniale et les postures qui sont les siennes

caractérise d'abord par son étrangeté pour le lecteur européen, étrangeté qui sera même le principal motif de la lecture de ce dernier qui découvre une culture qui lui est totalement étrangère. Jean DÉJEUX affirme que les romans de cette génération possèdent « *un sens de dévoilement et de contestation* »¹².

Donc la préoccupation de ces intellectuels algériens en général était l'affirmation de l'entité nationale algérienne par la description d'une réalité socioculturelle qui allait à l'encontre des clichés habituels de l'exotisme.

C'est, en effet, à ce titre qu'on assiste à la publication des romans tels que la trilogie « Algérie » de Mohammed Dib (*La Grande Maison*, 1952), (*l'Incendie*, 1954), (*Le Métier à Tisser*, 1957), (*La Colline Oubliée*, 1952) et (*Le Sommeil du Juste*, 1955) de Mouloud Mammeri, (*Le Fils du Pauvre*, 1950), (*La terre et le sang*, 1953) et (*Les Chemins qui montent*, 1957) de Mouloud Feraoun.

Ces œuvres sont avant tout des descriptions de la vie traditionnelle qui dessinent le portrait collectif du peuple algérien, ce qui fait que cette période est souvent nommée ethnographique. A travers ces écrits, les écrivains décrivent leurs traditions, leurs mœurs, leurs croyances, leurs rites, tout en insérant dans la langue d'écriture qui est la langue française, des marques de la culture maternelle /orale pour faire valoir leur identité et se démarquer des colonisateurs ; ils visent à s'affirmer, à affirmer leur propre existence face à ceux qui leur dénie le droit d'exister. Dib explique:« *Dépeindre un paysage, ceux qui l'habitent, les faire parler comme ils parlent, c'est leurs donner une existence qui ne pourra leurs être contestée, on pose un problème en posant l'homme* »¹³.

Et c'est principalement le but des deux œuvres dont nous nous proposons de faire l'analyse dans le présent travail : *La Colline Oubliée*, est un roman qui retrace la vie quotidienne d'un village kabyle et de ses habitants qui sont soumis à des conditions de vie misérables. A travers ce roman, Mammeri peint les coutumes et les mœurs de cette société, tout en insistant sur les valeurs traditionnelles.

Quant à *La Grande Maison*, Dib se présente lui aussi comme le témoin de la société algérienne, il dénonce l'exploitation coloniale et montre la lente prise de

¹²HAMZA, Hadjar, « Harraga » de Boualem Sansal Etude d'une Poétique Postcoloniale », Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Magistère, Université de Batna ,2007-2008, p.28.

¹³BELOUADAH, Sara, « Mohammed Dib », in Témoignage Chrétien, 7 février 1958, p.02. Disponible sur le site : <http://www.startimes.com/t=15929151>. Consulté le 31/03/2015.

conscience politique des classes démunies. Il dépeint ainsi la misère des petites gens de la ville de Tlemcen, plus particulièrement à Dar-Sbitar.

I-2-La théorie postcoloniale :

I-2-1-Essai de définitions :

La situation des postcolonies a donné naissance à des œuvres romanesques singulières, qui cherchent une innovation radicale ou bien qui montrent un certain rattachement à leur passé.

Ces œuvres sont généralement issues d'une hybridation, d'un métissage ou d'une opposition aux modes de pensée occidentale.

En tant que théorie, la postcolonialité prend pour objet d'étude des œuvres littéraires, en montrant le lien qu'entretiennent les écrivains ex-colonisés avec le passé traumatique de leur pays. Elle est une critique pluridisciplinaire fournissant des outils qui s'intéressent principalement aux pays d'Afrique, d'Amérique latine ainsi que de l'Inde, puisque la colonisation y a duré plus longtemps.

Les principaux fondement de ce courant postcolonial se situent dans les œuvres de Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*(1952), et *Les Damnés de la terre*, ainsi que *L'orientalisme, l'orient créé par l'occident* d'Edward Saïd¹⁴. Ces penseurs et d'autres tels que Gayatri ChakraVorty Spivak¹⁵, et Homi Bhabha¹⁶ ont été amenés par leur expérience d'immigrants, par leur réflexion sur le passé colonial, à déconstruire le canon occidental, et à porter le doute sur l'ethnocentrisme fondamental des littératures et des théories esthétiques européennes. Le champ d'étude du courant postcolonial est très vaste, incluant des notions telles que le genre, la race, l'altérité, l'hybridité, la mondialisation, le multiculturalisme, la créolisation....etc. Mais la théorie postcoloniale s'intéresse également la question de l'identité.

En effet, la prise de conscience, par les intellectuels colonisés ayant été en contact avec la civilisation occidentale, de la véritable nature du colonialisme, va sonner la fin de ce dernier. Et cette prise de conscience se renforce aussi et surtout grâce au retour à leurs

¹⁴ SAID, Edward, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.

¹⁵ GAYATRI CHAKRAVORTY, Spivak, *Subaltern Studies: Deconstructing Historiography*, 1985.

¹⁶ BHABHA, K. Homi, *Les Lieux de la Culture*, Paris, Payot, 2007.

cultures originelles auxquelles ils avaient été arrachés et au sein desquelles ils vont re-venir puiser souffle et renouveau.

Une littérature postcoloniale très riche va naître et battre en brèche les discours colonialistes négateurs et aliénants. Les écrits pamphlétaires du Martiniquais Aimé Césaire (*Discours sur le colonialisme (1952)-Cahier d'un retour au pays natal(1939)*), l'essai du Juif Tunisien Albert Memmi (*Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur (1957)*), le récit romanesque pamphlétaire de l'Algérien Mouloud Mammeri (*Le Sommeil du Juste (1955)*), mais aussi les ouvrages analytiques de Frantz Fanon (*Peaux noires, masques blancs (1952)* et *Les Damnés de la terre (1961)*) mais encore toutes les œuvres romanesques, théâtrales et poétiques écrites par les écrivains de la périphérie, c'est-à-dire des ex-colonies, constituent des œuvres qui transforment l'abjection de la colonisation et de son cortège d'exactions en des histoires modernes poétiques et politiques, productives et créatives, généreuses et fraternelles, desquelles émerge et s'enfle le désir de dire, d'affirmer leur existence et celles des leurs, d'introduire dans l'histoire en actes leur part d'humanité longtemps ignorée et minorée, mais si bien préservée- car gardées en marge, en latence et en réserve- au sein de leurs cultures et de leurs mémoires et qu'ils vont avoir à charge de réactualiser et de ressourcer.¹⁷

Car, pour reprendre Homi Bhabha, théoricien de la postcolonialité, auteur de l'ouvrage *Les lieux de la culture* :

« *La culture doit résulter de la négociation incessante qui cherche à autoriser des hybridités sociales émergeant dans les moments de transformation sociale. Ainsi le droit de « signifier » depuis la périphérie des pouvoirs et des privilèges établis ne tient pas à la persistance de la tradition, mais il reprend vigueur par la puissance de la tradition à se réinscrire dans la modernité. Mais c'est une modernité qui remet le passé en scène et y réintroduit des temporalités autres, réinventives de la tradition.* »¹⁸.

C'est donc par le retour aux sources que les écrivains/intellectuels réalisent la nécessité de prendre la parole, et c'est auprès de leurs peuples, imprégnés de leurs traditions qu'ils retrouvent les valeurs humanistes les plus authentiques.

¹⁷BOUKHELOU, Malika Fatima, « De la nécessité de créer des passerelles entre les cultures », communication donnée lors du colloque panafricain, 2015, Tizi-Ouzou, du 2 au 9 août 2015.

¹⁸BHABHA, Homi, *Op. Cit.*, p.31.

L'ensemble des œuvres littéraires postcoloniales s'inscrivent dans cette perspective, proclamer et réaffirmer leur(s) identité(s) et c'est exactement le but des deux écrivains que sont Mohammed Dib et Mouloud Mammeri qui ont voulu défendre l'identité et la culture algérienne à travers leurs romans que nous nous proposons d'analyser dans le présent travail.

La pensée postcoloniale, dont se réclament ces écrivains, leur a permis de s'approprier la langue du colonisateur pour dire le monde, énoncer leur être-au-monde et obtenir une reconnaissance internationale de leurs écrits, ainsi ils cessent de se soumettre aux lois instaurés par le système colonial, brisent le moule dans lequel on les avait figés et expriment des réalités spécifiques à leur peuple et à leur pays : ils sont des êtres humains promouvant des cultures différentes que la colonisation, subie durant plus d'un siècle n'a pas réussi à effacer.

C'est en substance ce qu'exprime Jean Marc Moura : « *La théorie postcoloniale et les œuvres qu'elle étudie (et défend) peuvent apparaître comme des composantes d'une entreprise profondément multiculturelle, dessinant un cosmopolitisme littéraire à l'échelle du monde* »¹⁹.

Il faut retenir que la littérature postcoloniale n'est pas forcément postérieure à la colonisation, mais que toute littérature née dans un contexte marqué par la colonisation est considérée comme pouvant être une littérature « postcoloniale » parce qu'elle se réfère à des « *pratiques d'écritures intéressées par les phénomènes de domination, et plus particulièrement par les stratégies de mise en évidence, d'analyse et d'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes.* »²⁰ Moura distingue aussi dans l'ensemble des écrits coloniaux trois éléments, la critique, l'histoire et la théorie de la littérature. La première visant à décrire, interpréter, évaluer le sens et l'effet qu'ont les œuvres sur le lecteur, la seconde explique le texte et la troisième a pour rôle d'interroger et de questionner les présupposés de toutes les pratiques critiques. De là nous constatons l'étendue du postcolonialisme²¹

¹⁹MOURA, Jean- Marc, *Op. Cit.*, p.165.

²⁰*Ibid.*, p.11.

²¹*Ibid.*, p.12

I-2-2- Les éléments postcoloniaux :

La perspective postcoloniale regroupe un ensemble d'œuvres qui obéissent à certains critères spécifiques et concepts clés. En tant que témoins de leur (s) société (s), les écrivains qui représentent ce courant postcolonial contribuent à la réécriture de leur (s) histoire (s).

La postcolonialité s'intéresse à l'individu en tant qu'être déstructuré par le processus de colonisation, ce qui engendre inévitablement des problèmes au niveau de l'identité, l'individu colonisé se trouve sujet à des conflits identitaires, ces conflits font entre autres l'objet de la théorie postcoloniale.

Parmi les problèmes rencontrés par l'individu au niveau de son identité, nous avons celui de sa culture, voire, son identité culturelle.

En effet, le contact des pays colonisés avec les pays colonisateurs a engendré des problèmes au niveau de la culture qui était souvent aliénée, « décultivée ». C'est en revanche ce qu'explique Fanon dans les *Damnés de la Terre*, tout en parlant de la guerre de Libération :

« Au bout d'un ou deux siècles d'exploitation se produit une véritable émaciation du panorama culturel national. La culture nationale devient un stock d'habitudes motrices, de traditions vestimentaires, d'institutions morcelées(...) Après un siècle de domination coloniale, on trouve une culture rigidifiée à l' extrême, sédimentée, minéralisée. »²²

Mais c'est grâce au recours à l'oralité traditionnelle transcrite par les écrivains postcoloniaux dans leurs romans que cette culture a échappé à cette aliénation.

Nous constatons ainsi deux éléments essentiels de la perspective postcoloniale, qui sont la réécriture de l'histoire et l'identité, deux éléments intéressants dans le parcours de notre travail de recherche.

²²FANON, Frantz, *Op. Cit.*, p. 227.

I-2-2-1-La réécriture de l'histoire :

Les littératures postcoloniales ont pour objet de réécrire l'histoire des pays colonisés, en redonnant une nouvelle forme au passé qui a été souvent méconnu, nié et anéanti par la puissance coloniale.

En effet, pour dépasser l'assimilation, qui est née de l'entreprise coloniale, la critique postcoloniale a fourni des outils nécessaires permettant la déconstruction des images et des idées que cette entreprise a instaurées dans les postcolonies.

Les écrivains postcoloniaux se mettent ainsi à raconter la réalité des leurs, voire leur (s) vrai (s) histoire (s), tout en dénonçant l'injustice coloniale, ils donnent à travers leurs écrits une image vivante sur le vécu de leur (s) peuples (s), sur les souffrances des leurs. Ils vont devoir déconstruire la culture et l'histoire coloniale par le dévoilement de périodes différentes pendant l'occupation française jusqu'à l'indépendance ; leurs écrits vont faire apparaître des faits et des événements cachés qui tentent de corriger les textes de l'Histoire.

Ils font ainsi revivre les événements passés, chez le lecteur qui va les recevoir dans le présent ; ce qui fait que cette histoire passée participe en grande partie à l'élaboration de cette société du présent où comme disait Edward Saïd : « *Il n'ya (.....) Ni victime, ni coupable, ni héros, ni bourreaux en terme d'héritage, il y'a juste une dimension de notre destin que certains souhaitent effacer par crainte de l'image qui pourrait nous être renvoyée.* »²³

Donc ces écrivains font de l'identité nationale un élément de lutte pour la reconquête de la liberté.

I-2-2-2- l'identité :

L'identité se présente comme un concept capital dans les écrits postcoloniaux. Cette identité est souvent revendiquée par les peuples colonisés à travers la plume des écrivains et intellectuels de leur pays.

L'un des moyens utilisés par les écrivains francophones postcoloniaux pour l'affirmation de leur (s) l'identité (s) nationale (s) est le recours aux traditions orales de leur(s) ancêtre(s), des traditions qu'ils doivent réinscrire dans la modernité. Les écrivains postcoloniaux ont donc pour mission de faire vulgariser la mémoire collective, de l'extraire des « sillons » de mémoires et de l'oralité afin de l'universaliser. Pour ce faire, ils écrivent des récits de types traditionnels dans lesquels ils soumettent la langue française aux

²³SAID, Edward, *Op. Cit.*, p.252.

exigences d'expressions nouvelles en faisant appel à des stratégies qui leur permettent d'être plus originaux.

En conséquence, ce recours aux origines joue comme moyen de délimitation de l'écart par rapport à la norme et au modèle occidentaux. Cette transcription de la richesse traditionnelle dans les romans francophones postcoloniaux a été faite par l'utilisation de la langue maternelle et le recours à la culture ancestrale, et c'est à travers cette technique que les romanciers ont élaboré un langage nouveau qui donne au récit une certaine originalité. Le mélange de la langue du Centre avec la langue marginalisée et le recours aux parenthèses et à l'italique aboutissent à une langue spécifique, portant l'empreinte de la maghrébinité et accessible à tous. Si on prend l'exemple des proverbes et des contes utilisés dans leurs romans, on trouve que ces narrateurs donnent à l'occupant une image réelle sur les modes de vie de leurs sociétés pour affirmer leurs existences et leurs propres cultures.

Nadjat Khedda en évoquant le cas des écrivains algériens d'expression française a noté que « *les œuvres de ces auteurs qui étaient très mobilisés sur le problème de l'identité nationale, étaient imprégnés d'une grande liberté sur le plan technique* »²⁴

Ainsi intègrent-ils dans le processus de la création littéraire des éléments des récits traditionnels oraux (chant, proverbe, conte,.....)

A travers notre corpus, *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison*, nous allons tenter de relever certains passages contenant ces éléments postcoloniaux dans le but de prouver une postcolonialité possible dans l'œuvre de Mouloud Mammeri et de Mohammed Dib.

²⁴KHADDA, Nadjat, « Dib, Feraoun, Mammeri et Kateb « constructeurs de la modernité textuelle » », in Forum ALGERIE, p.02 .Disponible sur le site : <http://algerie-dz.com/forums/archive/index.php/t-18991.html>. Consulté le 21/04/2015.

CHAPITRE II

Oralité en tant que système civilisationnel

La tradition orale renvoie à l'ensemble des témoignages comportant divers éléments, transmis de génération en génération totalement ou partiellement sans être consignés par des textes.

Tout comme l'écrit, la parole est un moyen de conservation, qui a servi l'homme pendant des siècles, ainsi : « *L'essentiel de la culture traditionnelle, notamment dans les zones montagneuses comme les Aurès et le Djurdjura (littérature, technologie, structure sociale, etc.) est transmis par la voie orale* »²⁵

Notons que la tradition orale est basée sur la mémoire, qui permet la transmission aux générations futures ainsi que le respect du passé, comme le laisse entendre Yousef Nacib :

*« Cette culture repose sur la mémoire qui à son tour touche au prodige dans la civilisation sans écritures. Seul lien entre le passé et le présent, la fonction de la mémoire est importante au village « djemââ », en assemblée du village les vieux sont écoutés avec vénération (...) car eux seuls se souviennent des sages décisions ».*²⁶

Ainsi la mémoire permettra la protection du savoir, grâce à l'expérience communiquée aux membres du groupe social, ce qui fait que cette dernière (expérience) constitue la matière essentielle dans l'éducation de la société, puisque les adultes prennent le soin d'éduquer leurs sociétés tout en s'intéressant à la littérature orale qui s'offre comme un outil privilégié, car elle est riche d'une argumentation bien structurée, ainsi

*« (...) la technicité du travailleur véhiculé par le verbe technique de labours, semailles, cueillettes, tissage, cuisine, etc. En un mot, l'éducation multiforme (morale, sociale, technologique, ...etc.) est affaire de transmission familiale d'abord, groupale ensuite en vue d'une production d'un système de vie »*²⁷.

La parole pour les sociétés à tradition orale est d'une très grande importance, ce qui va pour la société berbère, qui a pu maintenir et transmettre son savoir, malgré la succession des invasions (phénicienne, romaine, vandale...etc.).

²⁵YOUCEF, Nacib, *Elément sur la Tradition Orale*, éd. SNED, Alger, 1981, p.74.

²⁶*Ibid.*, p.75-76.

²⁷*Ibid.*, p.99.

Les diverses circonstances de la vie ont leurs projections dans la littérature orale, surtout lorsqu'il s'agit des moments difficiles tels que la guerre, à ce propos, Yousef Nacib ajoute « *face aux colonisations, ainsi, le peuple dresse son énergie, se replie farouchement sur sa culture et sauve son être* »²⁸. ainsi le chant, le poème, deviennent un champ privilégié pour exprimer, la souffrance, la violence de ces peuples.

II-1-Oralité/Ecriture

D'abord il faut retenir que la société à tradition orale n'est pas synonyme d'ignorance de l'écriture. Certaines sociétés disposent d'un alphabet mais elles prennent l'oralité comme moyen pour transmettre leurs cultures, à l'exemple du « Tifinagh » (alphabet berbère) dont les Touaregs ont gardé la connaissance et l'usage jusqu'à nos jours ; mais comme on l'a déjà cité, la société berbère appartient à la lignée des sociétés à tradition orale.

Il faut rappeler que l'oralité et l'écriture n'entretiennent pas un rapport de succession, d'évolution ou d'exclusion, mais correspondent chacune à sa place, à des modèles d'expression différente pour des sociétés différentes, en effet « *on dépit du fait qu'elles sont et peuvent apparaître comme émergence d'une origine, les formes verbales ne peuvent toutefois être considérées comme expression primitives* »²⁹.

Les individus de ce type de sociétés (à tradition orale), vivent en étroite relation avec leurs milieux et avec les autres, contrairement aux individus à la civilisation d'écriture qui se trouvent très éloignée de son milieu puisqu'on pense d'une manière abstraite sur le mode de vie, ainsi la gestualité ajoutée à la présence locuteur/interlocuteur, locuteur/milieu, constituera le caractère vivant de la transmission orale.

L'oralité et l'écriture aussi ne s'excluent pas, mais sont deux systèmes qui se complètent mutuellement car chacune a ses forces convenables et utiles pour des situations différentes. Néanmoins si l'écriture est symbole de civilisation pour les sociétés occidentales, cela n'est pas évident pour les sociétés à traditions orales (africaines), car

²⁸YOUCEF, Nacib, *Op. Cit.*, p.73.

²⁹BOUKHELOU, Malika Fatima, *Définition et évolution de la figure de l'intellectuel dans l'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri et apport des nouvelles dans l'évolution de cette figure*, thèse de doctorat, Université,

Blaise Pascal, France, 2006, Tome1, p.26.Disponible sur : [Limag.com/thèse/ boukhelou/première.partie.pdf](http://Limag.com/thèse/boukhelou/première.partie.pdf).Consulte le 03/06/2015.

chacun des deux systèmes a ses manques et ses avantages, l'oralité qui est vivante est menacée par l'oubli, tandis que l'écriture qui dure manque de vivacité.

Pour mieux situer l'oralité face à l'écriture, il faut aussi parler de la littérature orale, qui inclue à la fois les devinettes ou énigmes, les maximes, les proverbes, qui sont d'une très grande importance sur le plan social. Cette littérature est un enseignement pour les membres de la société, elle aborde tous les thèmes comme l'infertilité, le vol, la trahison et tous les fléaux sociaux. Il s'agit donc de mettre en scène la vie quotidienne ainsi que ses drames.

De nos jours, l'oralité cède de plus en plus la place aux médias et à l'utilisation d'autres moyens de communication, les temps ont changé, ce qui était autrefois exprimé oralement dans toute sa beauté est menacé par l'oubli, c'est pourquoi beaucoup d'écrivains ont senti le besoin d'exprimer par écrit des traditions spécifiques en vue d'en faire une littérature universelle.

La mondialisation de cette littérature s'est aussi faite à travers l'insertion de la tradition orale dans des romans, en effet, à la lecture des deux romans *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri ainsi que *La Grande Maison* de Mohammed Dib tout laisse croire que ces deux auteurs sont imprégnés par l'oralité ainsi que de toute la culture algérienne au point d'être une sorte de canal permettant la transmission d'une parole vive, les deux romans sont émaillés de bout en bout par les traces de l'oralité /culture tels que le chant, la récolte d'olives, des termes berbères ou arabo-dialectal (traduits en général en bas de pages).

II-2- Influence de l'oralité sur la littérature :

On comprend aujourd'hui, avec l'évolution des recherches dans le domaine oral, que la culture écrite n'est pas toute la culture, parce que la littérature d'un pays s'exprime essentiellement par l'oralité.

L'homme avant de savoir écrire a su compter et s'est d'abord exprimé en paroles, avant d'inventer un système d'écriture, il a su depuis toujours communiquer ses sentiments et affronter le monde dans lequel il vivait, la littérature orale est donc un outil nécessaire pour communiquer, exprimer ses joies, ses malheurs et ses tristesses.

En effet, bien avant le développement de l'écriture, les hommes ont exprimé leurs préoccupations les plus profondes sous plusieurs formes telles que le mythe, la légende, le conte, le poème ... pour ne citer que quelques-uns. Ainsi la parole a permis à l'homme de transformer son dialogue intérieur en paroles.

La littérature orale fut ainsi la première forme que la littérature humaine a connue car elle précède la littérature écrite, ainsi, elle se présente comme l'ancêtre pour cette dernière. Il faut souligner que le début officiel de la littérature orale a commencé à partir de l'insertion de nombreux genres littéraires oraux dans l'écriture, comme le mythe, la légende, la fable et les contes, elle constitue donc la première preuve irréfutable et concrète de l'existence de cette littérature.

Le conte des deux frères (histoire égyptienne datant du XI^{ème} siècle avant notre ère) retrouvé sur un papyrus d'Orbiney est le premier conte trouvé à l'écrit.³⁰

La période entre 1400-800 avant J-C constitue le début de l'insertion des écrits, des historiettes ou des fables dans l'écrit ; puisque à cette époque les égyptiens ont eu recours à ces genres présentés comme véridiques, dans un serment destiné à un auditoire, dans le but de lui offrir une leçon à valeur d'exemple. Ainsi, la transcription écrite de ces genres littéraires inspirés de la tradition orale se présentent comme étant un conservatoire pour cette dernière.

Cette activité littéraire continue jusqu'à nos jours mais d'une façon plus large, et cela grâce aux travaux menés par les chercheurs, auteurs, sociologues ; les uns pour préserver cette littérature, les autres pour illustrer leurs écrits.

En effet, leur écrits deviennent une littérature d'une richesse considérable grâce aux bribes de sagesse qui y sont insérées, tels les proverbes, les champs, les glossaires, des noms des héros de l'histoire, ainsi que la mise en scène de la vie quotidienne et des drames afin de réduire les tensions sociales.

En somme, c'est une littérature qui aborde tous les thèmes en touchant à tous les problèmes de la vie et tous les domaines sans exception.

³⁰S/N. « *Conte des deux frères* », [en ligne] ; consulté le 01/07/2015 ; URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Conte_des_deux_fr%C3%A8res.

Tout ce que nous avons dit constitue la preuve irréfutable de l'influence de l'oralité sur la littérature et c'est le cas de la littérature algérienne francophone dans laquelle les auteurs ont injecté une part considérable des marques de leur oralité (sagesse populaire, savoir-faire, proverbes, sentences, dictons, poèmes, mythes) dans leurs œuvres romanesques.

II-2-1-Le cas de la littérature algérienne d'expression française :

Traditionnellement, la littérature algérienne fonctionne essentiellement sous le régime d'oralité « pure », c'est-à-dire une tradition transmise de bouche à oreille, sans contact avec l'écriture, malgré qu'elle a une valeur considérable vu sa richesse, d'où la nécessité de la mettre en exergue, à ce propos, Ibn Khaldoun déclare : « *Les berbères racontent un si grand nombre d'histoires, que, si on prenait la peine de les mettre par récit, on remplirait des volumes* »³¹.

Mais dès la fin du XIX^{ème} siècle, cette littérature a connu deux phénomènes culturels majeurs qui ont transformé la configuration de son oralité traditionnelle ; à la fois par le passage de cette dernière à l'écrit, initié par les intellectuels algériens, notamment kabyles, à l'exemple de Si Ammar Ben Said Boulifa qui est issu de l'école française.

Deuxièmement, par le phénomène de la médiation introduit par le biais de la chanson présentée par les immigrés kabyles en France, à l'exemple de Slimane Azem³², ainsi que l'ouverture de la chaîne kabyle (chaîne II) à la radio d'Alger à partir des années 20.

En revenant à l'écriture où Boulifa se présente comme précurseur dans le domaine de la littérature orale (kabyle), voire son recueil de poèmes kabyles anciens, qu'il a traduit en langue française dans le but de préserver la tradition orale et de l'universaliser ; ainsi il permet aux lecteurs étrangers de s'informer sur la société kabyle méconnue à cette époque, et d'apporter une nouveauté à la littérature d'une manière générale.

A cet égard, Boulifa, souligne dans l'introduction de son recueil intitulé *Recueil de Poésie Kabyle* : « *le recueil que nous avons l'honneur de soumettre à l'appréciation du*

³¹IBN KHALDOUN, Abd-Al-Rahman Ibn Mohammed, *histoire des berbères et des Dynasties musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, trad. De Slane, tome 1, Paris, Librairie orientaliste Paul Gunther, 1978, p. 205.

³²AZEM, Sliman, *L'Algérie mon Beau Pays*, chant nostalgique.

*public, a pour but de former des documents nouveaux, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue social, sur les kabyles et la Kabylie ».*³³

En effet, Boulifa a sauvé de l'oubli un certain nombre de poèmes kabyles dont ceux du célèbre poète kabyle Si Mohand Ou Mhand³⁴.

Boulifa se présente donc, comme une source qui a alimenté les écrits des autres écrivains et intellectuels, tel Mouloud MAMMARI et Mouloud FERAOUN qui vont à leur tour ramener un nouveau pour la littérature. Ces écrivains et bien d'autres de la même génération comme Mohammed DIB et Assia DJEBBAR ont un but qui ne se limite pas uniquement à la préservation de la culture, mais aussi la tradition orale devient pour eux un moyen inévitable pour défendre leur (s) identité (s) souvent déracinée par le colonisateur.

Et pour ce faire, ces écrivains vont inclure dans leurs discours littéraire la dénonciation du système colonial, en faisant recours aux procédés d'écriture qui vont les libérer des contraintes et des conventions de l'art occidental à travers la transgression, en puisant de plus en plus dans l'imaginaire collectif algérien tout en s'appuyant sur la variété du patrimoine culturel autochtone (arabophone, berbérophone) à savoir la parole ancestrale, la mémoire collective et la référentialité historique.

Ainsi, on comprend comment ces écrivains, issus de différentes régions, et donc de cultures différentes, sont unis pour un même objectif commun, celui de défendre l'identité de leur pays.

³³BOULIFA, Si Amar U Said, *Recueil de poésie kabyle*, texte Zouaoua, traduit, annoté et précédé d'une étude sur la femme kabyle et d'une notion sur le champ kabyle (aire de musique), Alger, 1904, p. 55. (Rééd. Awal, Paris, 1990).

³⁴Si Mohand Ou Mhand, *Isefra*, bilingue, choix, traduction du kabyle par Mouloud MAMMARI, présentation par Tassadit Yacine, La différence, « Orphée », 1994.

CHAPITRE III

La Colline Oubliée et La Grande Maison:
romans postcoloniaux

L'année 1952 a vu l'émergence de deux œuvres majeures écrites par deux figures de la littérature algérienne de la période coloniale, qui sont Mouloud Mammeri et Mohammed Dib. Ces deux écrivains sont issus de deux régions différentes de l'Algérie, la Kabylie du Djurdjura et Tlemcen. Ces romanciers ont pour but d'introduire l'Algérie sur la scène littéraire en vue de lui rendre la parole qui lui avait été confisquée et de faire connaître au monde le vrai visage de cet « indigène » que l'idéologie coloniale avait présenté comme étrange, étranger voire barbare.

Dans une interview donnée à la revue Témoignage Chrétien en Février 1985, Mohammed Dib, a affirmé :

« (...) il nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple, nous pourrions nous intituler "écrivains publics".c'est vers lui que nous nous tournons d'abord. Nous cherchons à en saisir les structures et les situations particulières, puis nous nous retournons vers le monde pour témoigner de cette particularité, mais aussi pour marquer combien cette particularité s'inscrit dans l'universel. »³⁵

Mouloud Mammeri et Mohammed Dib se présentent ainsi comme des porte-paroles de leur peuple, ils sont animés par une quête de l'identité nationale algérienne qui a été déstructurée par le colonisateur français. Cette prise de parole se présente à son tour comme une affirmation de soi, de leur existence et de celle de leur peuple en utilisant la langue de l'occupant. Ces écrivains ont traduit l'Algérie, sans travestir ses coutumes, ni ses croyances ni ses traditions et cela à travers l'insertion d'une part considérable de l'oralité dans leurs romans.

Or, même si Mouloud Mammeri et Mohammed Dib produisent durant la même période et qu'ils ont des objectifs communs, la réception de leurs œuvres romanesques *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison* par la critique est totalement différente.

III-1-Présentation des deux corpus :

La Colline Oubliée :

Editée aux éditions Plon en 1952, et rééditée aux U.G.E.en 1978 puis chez Gallimard en 1992, *La Colline Oubliée* est un roman qui raconte l'histoire d'un groupe de

³⁵BELOUADAH, Sara, *Op. Cit.*, p.03.

jeunes dont Mokrane, Aazi, Menach, Idir, Davda, qui se déroule sur deux cent vingt pages, qui finit par la mort tragique de Mokrane dans le col de *Kouilal* en pleine tempête de neige et l'enrôlement de Menach aux côtés des Alliées.

Ce récit romanesque conte donc la vie d'un village kabyle du Djurdjura, dont le personnage principal de l'histoire s'appelle Mokrane, nom kabyle qui a pour équivalents le « Grand » ou l'Aîné dans la langue française. Et cette appellation n'est pas gratuite car elle symbolise la grandeur des idées, la noblesse des ambitions et des aspirations de ce personnage.

Le personnage principal de *La Colline oubliée* est bien Mokrane, mais en réalité c'est tout le groupe de Taasast qui est actant dans le roman. C'est un groupe d'avant-garde, imprégné de sa culture maternelle et instruit dans la langue française, partageant l'amour, l'amitié, les idéaux et incarnant une certaine réalité sociale.

La Colline oubliée est un regard critique sur la société kabyle qui connaissait alors de grands troubles, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale qui avait été lourde d'effets de tout ordre. La société kabyle était traversée de lignes de fractures entre l'ancien et le nouveau mode de vie, symbolisée ici par l'affrontement entre les vieux dépositaires des traditions anciennes et les jeunes, plutôt sensibles au changement, d'où leur désir de prendre distance avec le monde des anciens.

Les rapports entre les sexes ne sont nullement complémentaires dans la société traditionnelle. Mais le plus dur encore, ce sont les coutumes surannées détenues par les anciens auxquels il faut se soumettre, coutumes qui pèsent sur les jeunes qui aspirent à les changer.

Dans les intervalles de la narration des événements de *La Colline Oubliée*, c'est la description des paysages qui occupe la plus grande place, description de la nature comme dans les exemples suivants : « *La nuit (...) les vallées se passaient l'une à l'autre des paquets de nuages noirs* »³⁶ « *le ciel déversa d'un coup et en un instant des trombes d'eau firent ruisseler toutes les gouttières(...) la pluie et le vent, cessèrent ; les nuages restèrent comme figés au haut du ciel.* »³⁷

³⁶MAMMERRI, Mouloud, *La Colline Oubliée*, Éd. El Dar El Othmania, Alger, 2007, p. 11.

³⁷*Ibid.*, p. 85.

L'élément de la nature est très présent dans le roman ; d'ailleurs, l'histoire commence par le mot « printemps » et finit avec la mort du personnage principal dans les neiges de l'hiver.

La Grande Maison :

La Grande Maison est un roman de cent quatre vingt pages publié par Mohammed Dib aux éditions du Seuil en 1952. C'est une œuvre connue universellement. Elle a été récompensée avec le Prix Fénélon de la littérature et elle est traduite en six langues.

Le récit de *La Grande Maison*, qui a pour espace de narration l'une des villes de l'Algérie (Tlemcen), ville natale de l'auteur, est le récit d'un enfant orphelin de père, vivant avec sa mère, sa grand-mère invalide et ses sœurs, ses voisins, lesquels incarnent toute la société algérienne, qui a toujours faim et qui vit dans un dénuement quotidien. On en a pour preuve la prédominance du champ lexical de la faim dans le roman comme : manger, pain, déjeuner, dîner ...

En effet, la faim et le malheur suivent Omar matin et soir là où il va, à l'école, à la maison et dans la rue. Parmi les habitants misérables de Dar-Sbitar, se distingue Hamid Saraj qui est le symbole de la révolte et de la prise de conscience.

Le roman est marqué par ailleurs par une forte présence du personnage femme. En effet, la grande maison n'est jamais vidée de ses femmes dont Aïni, la mère d'Omar, la grand-mère de ce dernier, la tante Hasna et les sœurs de Omar.

C'est un roman dans lequel Dib démontre son engagement de manière progressive ; il commence son récit par la dénonciation de la misère notamment à travers la faim qui hante les couloirs de la grande maison « *un peu de ce que tu manges* »³⁸ - phrase que nous tenterons d'expliquer dans la partie pratique-, et il l'achève par une invitation discrète à la guerre, ce que nous allons expliquer encore dans cette partie.

L'ouvrage est écrit dans un style simple et accessible. En lisant le roman écrit en français, c'est la culture et la vie maghrébine, algérienne, en particulier, qu'on perçoit. En d'autres termes on se reconnaît dans l'histoire du roman. Lisons les propos de l'auteur dire quant à ce sujet : « *je suis (...) le produit d'une formation française et d'une culture maghrébine.* »³⁹

³⁸DIB, Mohammed, *La Grande Maison*, Éditions, Dahleb, Bouchène, p.07.

³⁹DEJEUX, Jean, *Situation de la littérature maghrébine d'expression française*, office de publication universitaire, Alger, 1982, p.81.

Enfin, on doit ajouter que l'histoire d'Omar ne s'achève pas dans *La grande Maison*, mais qu'elle se poursuit dans le deuxième roman intitulé *L'Incendie* publié en 1953 et qu'elle se parachève dans *Le Métier à tisser* (1957).

III-2- Une réception différente :

III-2-1- *La Colline Oubliée*, une réception houleuse :

La publication de *La colline oubliée* en 1952 a suscité une grande polémique. Et l'auteur, Mouloud Mammeri, a reçu beaucoup de critiques portant sur son « engagement ».

La presse française de l'époque a qualifié le roman de « beau roman kabyle »⁴⁰, elle l'avait vu aussi comme une description de « l'âme berbère. »⁴¹

Quant à la critique maghrébine, algérienne en particulier, elle a violemment contesté le roman. Dans le journal de l'association *Des Oulémas Algériens*, *Le Jeune Musulman*, dirigé par Ahmed Taleb Ibrahim, une diatribe a été publiée contre le roman et son auteur par Mohamed Cherif Sahli, Mostafa Lacheraf et Amar Ouzegane.

Sahli a parlé de « la colline du reniement », en Janvier 1953, il écrit aussi :

*« Il nous importe peu qu'un algérien, écrivant en français, se taille une place dans la littérature française par les qualités formelles de nos œuvres, y lisons-nous la théorie de l'art pour l'art est particulièrement odieuse dans ces moments historiques où les peuples engagent leur existence dans les durs combats de la libération. Une œuvre signée d'un algérien ne peut donc nous intéresser que d'un seul point de vue : quelle cause sert-elle ? Quelle est sa position dans la lutte qui oppose le mouvement national au colonisateur. »*⁴²

Selon Sahli, le roman de Mammeri ne traite pas de la situation coloniale vécue par la société algérienne de cette époque.

De son côté, Amar Ouzegane publie un article, le 7 octobre 1952, intitulé « *qui donnera une version nationale de la case de l'oncle Tom ?* », il exprime sa méfiance vis-à-vis des éloges faites par le camp ennemi- le colonisateur français « *Mais lorsque les admirateurs de Louis Bertrand font une publicité anormale au roman de M. Mouloud, j'ai*

⁴⁰HASSANI, Louenas, « La Colline Oubliée ou Le Roman de la Polémique », in *Kabyle universel*, p.03. Disponible sur le site : [http : www.kabyluniversel.com](http://www.kabyluniversel.com). Consulté le 04/05/2015.

⁴¹*ibidem*.

⁴²DOURARI, Abd- Errezak, « Discours épistémologique, fiction et jugement nationaliste : Mostefa Lacheraf à propos de la colline oubliée de m.mammeri », in *Insanyat*, n°04, p.47 .Disponible sur le site : <http://insanyat.revues.org/4901>. Consulté le 11/08/2015. Consulté le 02/08/2015.

le droit d'être méfiant »⁴³. Ainsi Ouzgane constate que le colon avec sa doctrine basée sur l'assimilation veut se servir de la berbérité, du roman kabyle en particulier comme d'une arme empoisonnée contre les peuples d'Afrique du Nord car pour lui les hommes et les jeunes berbères qui ont écrit l'histoire de l'Algérie avec leur sang ne peuvent être autre chose que les pires adversaires de l'ennemi français⁴⁴.

En revanche, l'écrivain Egyptien, Taha Hussein n'hésite pas à exprimer son admiration pour la langue et le style du roman : « *Ma fascination pour ce livre est telle que je n'ai pas le moindre réserve à formuler si ce n'est celle de n'avoir pas été écrit en arabe, alors qu'il est fait pour être écrit dans cette langue.* »⁴⁵ (Naqd Oua Islah, 1956, en arabe).

Quant à Mostafa Lacheraf, il intervient pour dire : « *Il y a, dans ce livre, du régionalisme, l'amour pour une petite partie et une façon oppressive, injuste [...]. Le romancier est parti sur de fausses données ethniques...* »⁴⁶

Il écrit aussi un long article sur *La colline Oubliée* intitulé. « *La colline oubliée ou les consciences anachroniques.* »⁴⁷, article dans lequel il colle l'étiquette de régionalisme au roman. Ainsi Lacheraf reproche à Mammeri de vouloir réveiller une histoire morte. Ce qui constitue pour Mammeri une culture et une langue millénaires à sauvegarder est pour Lacheraf une erreur de l'histoire à effacer. Les nationalistes de l'époque considèrent la langue berbère et la culture qu'elle véhicule comme des vestiges à oublier et dont il faut débarrasser l'Algérie à naître.

Quarante six ans plus tard, (1999) Lacheraf dira dans une émission littéraire à la radio kabyle d'Alger : « *Mon article sur La colline oubliée en 1953, était un article de jeunesse dont je n'avais pas compris la vision lucide de Mammeri* »⁴⁸. Il s'agit d'une reconnaissance de son erreur à propos de son article écrit quarante ans plus tôt, reconnaissance qui valide l'authenticité de la vision de Mouloud Mammeri.

La plupart de toutes ses critiques ont eu de réponses par Mouloud Mammeri, l'auteur de ce roman. Concernant la dénonciation du colonialisme ou bien cette idée

⁴³ SADI, Hand, « Mouloud Mammeri ou La Colline Emblématique », in *Sociolgerie*, p.09. Disponible sur le site : <http://sociolgerie.net>. Consulté le 07/11/2015.

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ *Ibid.*, p.37.

⁴⁶ BERRICHI, Boussad, « A propos de La Colline Oubliée », in *Kabyle universel*, p.91. Disponible sur le site : <http://kabyle.com/archives/actualité-internationale/dossiers/dda-lmouloud-mouloud-mammeri/article/a-propos-de-la-colline-oubliee>. Consulté le 15/05/2015.

⁴⁷ *Ibid.*, p.92.

⁴⁸ SADI, Hand, *Op. Cit.*, p.30.

de « l'art pour l'art » il souligne : « [...] si on ne peut dire pleinement les Algériens que dans une langue algérienne, le berbère ou l'arabe, si se servir du français, ce n'est pas seulement user d'un instrument inadapté, c'est rudoyer la réalité algérienne et la limiter [...]»⁴⁹

Donc pour Mammeri, la langue française est un instrument qui a permis aux écrivains francophones d'universaliser leur(s) culture (s).

II-2-2-La Grande maison, une réception favorable :

La Grande Maison a été pleinement reconnue par le lecteur algérien. C'est une œuvre qui décrit le dénuement de la société algérienne sous la domination française.

Les critiques ont porté généralement sur l'engagement de l'auteur dans le roman, à ce propos *Alger Républicain* écrit :

« C'est un livre qui porte un témoignage. (On y voit un) témoignage de la faim et de la misère qui constitue le lot de milliers d'enfants de chez nous, car on trouve dans le livre le parfum de l'Algérie les souffrances et les joies d'un gosse de Tlemcen (mais l'auteur de cet article émet quelques réserves, il estime que dans ce livre) n'apparaît pas encore clairement le « pourquoi » de la faim et de la misère. »⁵⁰

L'auteur de cet article voit dans l'écriture de Dib une dénonciation, mais implicite, de l'ordre colonial.

Dans la même vision critique, Aragon tout en faisant appel à l'identité mais aussi à l'utilisation de la langue française par l'auteur, estime que « Mohammed Dib est l'un des écrivains qui ont su, à partir de leur identité nationale, s'élever vers une certaine idée de l'universaliser pour lui cette idée c'est en français qu'elle devait s'échanger. »⁵¹

⁴⁹MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.48.

⁵⁰LAREBJ, Waciny, « en hommage à la mémoire de Mohammed Dib », in *Le Quotidien d'Algérie*, p.05. Disponible sur le site : <http://lequotidienalgerie.org/2011/10/05/en-hommage-a-la-memoire-de-mohamed-dib/>. Consulté le 10/08/2015.

⁵¹KECHICHIAN, Patrick, « Mohammed Dib, l'Algérie au cœur », in *Le Monde*, p.04. Disponible sur le site : <http://remue.net/bulletin/TB030503.html>. Consulté le 03/07/2015.

De son côté, Gérard Comma écrit : « *c'est la sorte de livre qui précède la révolution, engendre les révolutions si toutefois la parole possède quelque savoir ...* »⁵². En d'autres termes, c'est une œuvre engagée qui pousse à l'action et fait réagir les peuples.

Tout en abordant la question de cet engagement, Abou Chafik dans *La voix des jeunes* (N°12, décembre 1953) voit que « *le livre de Mohammed Dib est « engagé » et bien engagé(...) ses premier romans sapent le colonisateur à la base et son engagement politique ne fait aucun doute.* »⁵³

Quant aux critiques étrangères, nous avons celle de Maurice Nadeau qui affirme : « *De tous les écrivains africains, il est celui qui risque de nous toucher le plus.* »⁵⁴

Charles Bonn insiste sur le style simple utilisé par l'écrivain afin de bien transmettre son message au lecteur et au peuple algérien qui porte sur le sujet de la décolonisation.

Dans un hommage rendu à Mohammed Dib, Charles Bonn déclare que « *(...) son œuvre a été lue le plus souvent à travers des nécessités pédagogiques de simplification de son message, et de rabotage au risque, pour le lecteur, qui en est inséparable(...)* ».⁵⁵

En général, ces critiques reconnaissent l'engagement de Mohammed Dib, ce qui nous amène à dire que son roman *La Grande Maison* a été bien accueilli dès sa publication.

En définitive, ces deux œuvres, qui sont publiées durant la même année(1952), évoquent l'identité algérienne en général tout en dénonçant le colonialisme, et même si leurs deux auteurs sont issus de deux régions différentes et que la réception de leurs œuvres a été différente, il n'en demeure pas moins vrai que ce sont deux écrivains engagés issus d'un même pays, voire d'un même peuple. Ils poursuivent aussi les mêmes buts en étant unis sur les mêmes points que nous évoquerons dans les éléments suivants.

⁵²LAREBJ, Waciny, *Op. Cit.*, p.04.

⁵³*Ibidem.*

⁵⁴DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, dernière page de couverture.

⁵⁵BONN, Charles, «Les aléas d'une écriture souvent réductrice », in Limag, Paris, université Lyon 2, p.03.Disponible sur le site: <http://Plume francophone.com>.Consulté le 11/08/2015.

III-3- Des objectifs communs :

Mouloud Mammeri et Mohammed Dib, malgré les critiques et l'origine spatiale différente (Kabylie du Djurdjura, Tlemcen), restent deux écrivains engagés, issus d'une même société, et qui partagent les mêmes objectifs à atteindre et cela à travers leurs deux romans publiés durant la même période et la même année (1952).

L'un des objectifs majeurs visés par ces deux romanciers algériens francophones de la période coloniale était la quête de l'identité de leur nation opprimée et de leurs cultures niées par le colonisateur.

III-3-1-L'identité, comme élément du postcolonialisme défendu par Mouloud Mammeri et Mohammed Dib :

Devant le désir de la puissance coloniale à effacer l'identité nationale algérienne, comme nous l'avons déjà signalé, pour s'approprier du territoire algérien et priver le peuple « autochtone » de toutes ses caractéristiques humaines, naissait la volonté du colonisé à se défendre dans sa dignité d'homme ; cette volonté se manifeste au niveau du discours nationaliste, mais aussi au niveau de la littérature à travers la production écrite des écrivains algériens, qui n'allaient jamais cesser de revendiquer l'identité de leur pays notamment à travers l'insertion des procédés d'écriture nouveaux qui s'inscrivent dans le cadre de l'oralité ; c'est ce que nous allons voir à travers notre analyse.

III-3-1-1- A travers le recours à leur (s) culture (s) et croyance(s) :

Mouloud Mammeri et Mohammed Dib, en tant qu'Algériens colonisés et écrivains représentatifs de la littérature algérienne de la période coloniale, ont contribué à faire découvrir sur la scène internationale leur (s) culture (s) et leur (s) langue (s) maternelle(s), ils ont su entretenir intactes leur racine(s) et l'attachement à leur (s) tradition (s) culturelle (s), pourtant ils avaient subi, à travers la scolarisation française, une intégration dans un monde et dans une langue qui n'était pas la leur, qui aurait dû faire d'eux des aliénés et des assimilés, mais qui a eu le résultat inverse : au lieu de les inciter à l'abandon de leur (s) origine (s), leur parcours a provoqué une prise de conscience de la valeur universelle de la culture dont ils étaient issus.

C'est probablement ce qui sera exprimé par Mouloud Mammeri lors de son entretien avec l'écrivain journaliste Tahar Djaout : « *La langue française me traduit plus qu'elle me trahit* »⁵⁶.

Ils ont ainsi exprimé ce vouloir-dire de leur peuple, dans une langue étrangère, la langue de « l'ennemi d'alors », mais sans toutefois trahir ce peuple ni diminuer sa culture.⁵⁷

Parmi les procédés oraux employés par ces deux écrivains, afin d'affirmer leur(s) identité(s) culturelle(s), nous avons le proverbe, produit d'une richesse ancestrale, qui symbolise la sagesse populaire transmise d'une génération à une autre ; ce qui laisse entendre au colonisateur que la société qu'il vient asservir, ne vient pas du néant. Ce procédé est présenté par Mohammed Dib dans *La Grande Maison*, où il a employé quelques proverbes arabes qui révèlent un aspect de la culture arabe populaire et dont nous avons relevé cet exemple : « *un pou qui veut s'élever au-dessus de sa condition.* »⁵⁸. Ce proverbe est lancé par la tante Hassna à l'une des habitantes de Dar-Sbitar alors qu'elle parle d'Omar, personnage principal du roman, qui veut s'instruire afin de devenir un personnage important, mais qui, selon tante Hassna, n'arrivera pas à le faire, car elle pense qu'il est incapable d'y arriver.

Ainsi Mohammed Dib a accordé un espace à la voix du peuple colonisé longtemps contraint au silence à travers des proverbes tirés de la tradition orale algérienne.

Mammeri, de son côté, a utilisé des expressions qui comportent des traits propres à la culture berbère traduite en français dans lesquelles nous retrouvons entre autres, l'influence de la culture ancestrale comme cela est donné à voir dans ce passage : « *il a bu un filtre le pauvre enfant* »⁵⁹, ce qui évoque l'état de Menach, malheureux car amoureux de Davda, qui est mariée à Akli.

Les références aux traditions culturelles du peuple conquis sont aussi perçues dans ces deux romans, par la mise en valeur de certaines traditions, telle que « Timachrat », dans *La Colline oubliée*, tradition à travers laquelle Mouloud Mammeri fait référence au

⁵⁶MAMMERI, Mouloud, *Entretien avec Tahar Djaout, La Cité du Soleil, Op.Cit.*, p. 23.

⁵⁷BACHIR PACHA ABDESLAM, Lila, « « voie empruntée » pour exprimer de « voix réelles », cas de la tradition des expressions figées dans le roman de Mouloud Mammeri « La Colline Oubliée », Université Mouloud, Mammeri, Tizi-Ouzou, Alger, p.14. Disponible sur le site : <https://langagesettraduction.wordpress.com>.

⁵⁸DIB, Mohammed, *La Grande Maison, Op. Cit.*, p.74.

⁵⁹MAMMERI, Mouloud, *La Colline Oubliée, Op. Cit.*, p.18.

sacrifice du mouton ou du bœuf que le village tout entier faisait à l'occasion de la petite « aïd ».

Les formules de convenances qui jouent un rôle très important dans la culture du pays, sont aussi employées dans nos deux romans corpus pour donner une idée sur les règles de bienséances qui se manifestent au niveau des deux sociétés (kabyle/Tlemcenienne) dont nous donnons ces exemples : « *ruhath dhilehna* (partez en paix) »⁶⁰, « *Dieu te tienne en sa sainte garde* ». ⁶¹

Nous avons aussi un trait qui distingue la culture du colonisé, qui est la tradition vestimentaire représentée par les noms suivants : « *le burnous* », « *gandoura de soie blanche* », « *chéchia de laine* »⁶².

Ces mêmes références spécifiques à l'Algérie autochtone/authentique se retrouvent dans *La Grande maison* de Dib comme l'attestent ces noms de vêtements ; « *djellabas* », « *haïk* » « *la chahada* »⁶³.

L'affirmation de la culture propre au peuple algérien colonisé se manifeste à travers la tradition culinaire qui se lit dans les expressions suivantes prises à titre d'exemples : « *couscous* » « *galette de blé* »⁶⁴. « *Torraïcos* », « *calentica* »⁶⁵

Afin de mettre l'accent sur une autre spécificité langagière des Algériens et de leur autochtonie, Mouloud Mammeri et Mohammed Dib ont utilisé des expressions typiquement algériennes, dont voici quelques extraits : « [...] *respirer un air plus frais* », « *la femme de mon fils* », « [...] *leur destin les appelait* »⁶⁶. Quand à *La Grande maison*, nous avons les expressions suivantes : « *petite mère* », « *petite sœur* » « *la fièvre noire t'emporte* »⁶⁷

Il n'y a pas que ces expressions pour exprimer l'attachement des colonisés algériens à leurs cultures. La femme a aussi une place très importante dans le domaine culturel et économique à travers ses occupations et sa relation avec l'homme ; les femmes algériennes à cette époque s'occupent, en général des travaux de la maison ; à savoir le ménage et la

⁶⁰MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p. 32.

⁶¹DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p. 144.

⁶²MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.12, 36, 63.

⁶³DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p. 103-72-151.

⁶⁴MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.155.

⁶⁵DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.14.

⁶⁶MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.12, 53, 60.

⁶⁷DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.41, 53, 38.

cuisson...etc., mais pour gagner de l'argent, elles filent la laine comme il a été donné à lire dans ces passages : « *yamina bent snouci allait à Socq el ghzel vendre ses deux livres de laine, filées la veille* »⁶⁸, « [...] *Secoura exhiba quelques billets qu'elle avait gagnés chez son père, en filant de la laine [...]* »⁶⁹.

Concernant sa relation avec l'homme, la femme est soumise à des coutumes ancestrales, en effet, il lui est interdit de s'isoler avec un homme, sauf si ce dernier est son mari. Mouloud Mammeri révèle cette situation à travers le couple Davda/ Menach: « [...] *quelle est chez nous la condition d'une femme, qu'elle n'a pas le droit de rester à bavarder avec un homme, seule à seul, pas le droit d'attendre tous le soirs même dans le coin le plus caché de son cœur un autre que son mari [...]* »⁷⁰. Ce point a été également évoqué par Mohammed Dib dans *La Grande Maison*, comme le signale ce passage : « [...] *quand la femme ouvre les yeux c'est pour regarder un seul homme, son mari. Une jeune fille, il faut élever un bon mur entre elle et le monde* »⁷¹

En plus de ces références aux traditions culturelles, s'ajoutent celles des croyances populaires, parmi lesquelles nous citons celles ayant un lien avec l'Islam. Avec l'utilisation des formules religieuses, les deux écrivains montrent leur enracinement dans leur(s) mœurs(s) et leur(s) culture(s). L'attachement à cette croyance se traduit par le recours à certaines formules rituelles dont nous choisissons ces exemples « *que Dieu l'écarte de nous* » « *s'il plait à Dieu* »⁷², « *Dieu m'est témoin* » « *il n'ya Dieu qu'Allah !* »⁷³

La mise en valeur de la religion musulmane du colonisé se manifeste aussi par la référence à certaines pratiques religieuses telle que la prière, comme le montre cet extrait : « [...] *elle marmonnait ses prières* »⁷⁴ la référence à la prière est faite aussi par les mots tels que : *mosquée* » « *minaret* » « *Mecque* », et aussi à travers les formules qu'on prononce pour commencer un discours soutenu, « *en ton nom Prophète, que la prière et le salut soit*

⁶⁸DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p. 63.

⁶⁹MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.15.

⁷⁰*Ibidem.*

⁷¹DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.65.

⁷²MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.24, 28.

⁷³DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.143, 151.

⁷⁴*Ibid.*, p. 82.

sur toi »⁷⁵ ou bien quand on prend la décision de faire quelque chose pour laquelle on hésite : « *par Dieu, j'ouvrirait et on saura bien qui c'est !* »⁷⁶

Ainsi, ces exemples et bien d'autres font référence au sentiment d'appartenance de ces deux auteurs et de leur peuple « à la grande nation de l'islam (*l'umma*) »⁷⁷

En conséquence, l'introduction de l'identité religieuse du colonisé dans ces deux récits constitue la meilleure preuve de l'attachement de l'Algérien conquis à refuser l'ordre colonial, et témoigne de la ténacité de ce peuple à tenir à ses valeurs et croyances malgré les manœuvres du système colonial.

La référence aux croyances ne se limite pas uniquement au cadre de l'islam, parce que le peuple algérien malgré son attachement à l'islam, tient aussi aux croyances des saints et ces deux écrivains notamment Mouloud Mammeri, n'hésite pas à les mentionner surtout au sujet de la stérilité d'« Aazi », la femme de « Mokrane » et « Davda » la femme d'« Akli ». Parmi les saints évoqués par l'auteur et qui sont visités par ses personnages, nous avons celui « d'Abderrahmane » « *sidi youcef* » « *chivou* » ... etc ; comme il a été indiqué dans ces passages : « *sauve ma maison de la désolation et mon sein de la stérilité et je reviendrai égorger un bœuf en ton honneur, compatissant Abderrahmane* » « *j'ai visité sidi youcef et chivou, j'ai imploré d'eux ta guérison [...]* »⁷⁸ Mohammed Dib, de son côté a fait allusion à la croyance des saints, comme le montre ce présent extrait : « *évoquant les saints, se plaignant du rhumatisme [...]* »⁷⁹.

Comme nous l'avons donc vu, ces croyances et les autres procédés de la tradition et de la culture orale, jouent un rôle très important dans l'affirmation identitaire algérienne défendue par les écrivains des années 50.

L'autre procédé qui va permettre aux autochtones de valoriser leur identité nationale est celui de leur (s) langue (s) vernaculaire (s) insérées dans leur (s) écrits.

⁷⁵MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.60.

⁷⁶DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.38.

⁷⁷KHATI, Abdelaziz : « l'Oralité dans le Roman Algérien de la période coloniale : Le Cheval de Troie », in Limag, p.12. Disponible sur le site : <http://www.limag.refer.org> . Consulté le 07/07/2015.

⁷⁸MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p. 71.

⁷⁹DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.82.

III-3-1-2 - A travers le recours à leur (s) langue (s) maternelle (s) :

Malgré leur formation à l'école française, les écrivains algériens n'ont pu s'empêcher d'introduire leurs langue (s), maternelle (s), spécifiques dans leurs textes romanesques, afin de montrer qu'ils ne sont pas aliénés.

Ils ont ainsi manié la langue de l'occupant avec l'utilisation des mots de la langue maternelle ; ce qui a donné à leurs écrits une particularité linguistique, avec ce mélange de deux langues différentes pour s'adresser à la fois aux autochtones mais plus précisément aux colonisateurs.

Mouloud Mammeri et Mohammed Dib sont parmi ces écrivains qui ont adopté cette posture et cela est manifeste par l'utilisation des expressions de la langue maternelle suivies des explications en langue française. « *Inith akou amin... (Dites tous « amen »), « tamda n teslit* »⁸⁰(*mare de la mariée*) ajoutons à cela, l'utilisation des noms et surnoms de personnes spécifiques à leur (s) région(s) tel que : « Mokrane » (signifiant en kabyle « le grand »), « Menach », « Akli », « Aouda » dans *La Colline oubliée*, « Lalla zohra » « Omar » « Aïni » dans *La Grande Maison*.

Nous avons aussi les toponymes comme : « *Taasast* », et « *Tasga* » (désigne en kabyle ; un endroit de la maison, la meilleure pièce. au sens figuré ; désigne un état d'endormissement maladif) évoqués dans *La Colline Oubliée*, et « *rhiba* », « *Dar-sbitar* » (habitation du pauvre qui se sert d'hôpital (*sbitar* ou *sabir*) ou s'entasse plusieurs familles), évoqués dans la grande maison. A travers cette insertion des noms de lieux et de personnes, et d'autres termes kabyles, et Arabes : « *ouakka* », « *laaslama* »⁸¹, « *corha !* », « *Quilla* »⁸²; Mouloud Mammeri et Mohammed Dib donnent une nuance particulière au cachet réaliste à la fois des noms des lieux et des personnes.

Nous pouvons constater, donc, que cette présence de lexique de la langue kabyle et arabe semble répondre à plusieurs motivations ; la première est de faire ressortir ces deux langues de la marginalité dans laquelle elles ont été confinées par le système colonial, la deuxième c'est que c'est à travers ces deux langues (Berbère- Arabe) que l'humanité du peuple algérien se constitue et se fait reconnaître devant les autres peuple qui parlent une langue différente.

⁸⁰MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.59, 61.

⁸¹*Ibid.*, p.74.

⁸²DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.33.

Ainsi, ces deux écrivains, à travers ces deux langues qui traduisent fidèlement leurs émotions, manifestent l'affirmation d'une identité à part entière, car «*l'identité fondamentale est l'identité linguistique ; c'est bien dans et par la langue que l'être, puis le groupe construisent leur identité, en elle qu'ils se fondent s'apparentent, par elle qu'ils se distinguent* »⁸³.

En effet, la langue ne se présente pas uniquement comme un outil de communication, mais elle permet la différenciation comme le justifie Mouloud Mammeri, en expliquant son recours au Berbère dans ses écrits : «*en ce qui me concerne : je peux indiquer avec précision les passages de la Colline oubliée, ou du Sommeil du juste qui sont des démarquages plus ou moins fidèles, et plutôt moins que plus.*»⁸⁴

En effet, c'est grâce à l'insertion de leurs langues, dans leurs romans que se dessine la richesse culturelle et spirituelle du peuple algérien, voire sa civilisation spécifique, spécificité que la présence coloniale a souvent essayé d'effacer.

Et c'est principalement la dénonciation de cette même exploitation coloniale, qui se fait à travers la réécriture de l'histoire, qui se présente comme deuxième objectif majeur pour ces deux écrivains- que nous allons étudier dans notre dernier chapitre.

⁸³ABDENOUR, Arezki, « *l'identité linguistique : une construction sociale et/ou un processus de construction socio-discursive ?* », in *Synographie Algérie* n°2, 2008, p.194. Disponible sur le site : gerflit.fr/Base/Algerie2/Abdennor.pdf. Consulté le 06/06/2015.

⁸⁴MAMMERI, Mouloud, *Entretien avec Tahar Djaout, Op. Cit.*, p.49.

CHAPITRE IV

**La réécriture de l'histoire en tant
qu'élément du postcolonialisme**

La littérature postcoloniale francophone exprime la rancune et la douleur de tout un peuple blessé par une colonisation impitoyable, qui travaille à le déciviliser par tous les moyens.

Cette littérature se prétend comme étant une littérature politique et sociologique en même temps qu'esthétique qui cherche à dévoiler cette réalité amère, c'est principalement ce qui apparaîtra dans la littérature algérienne de la période coloniale, à travers laquelle des écrivains algériens à l'instar de Mouloud Mammeri et de Mohammed Dib, qui ont pris la responsabilité d'écrire et de réécrire l'Histoire du pays auquel ils appartiennent, tout en parlant de la vérité historique qu'ils avaient vu et vécu, et cela à travers le dévoilement des conditions et du drame quotidien de leurs compatriotes car : « *L'immobilité à laquelle est condamné le colonisé ne peut être remise en question que si le colonisé décide de mettre un terme à l'Histoire de la colonisation, à l'histoire du pillage, pour faire exister l'histoire de la nation, l'histoire de la décolonisation.* »⁸⁵

Ainsi ces deux écrivains vont contribuer par leur façon à des prises de conscience enrichissantes dans le mouvement politique de la libération nationale.

Cet engagement se trouve dans leur refus de la politique coloniale exercée dans leur pays contre leur peuple. Ils témoignent des souffrances tant physiques que morales ainsi que la misère engendrée par la puissance occidentale/coloniale tout en insérant des personnages (comme Hamid Saraj et le Barbu) qui symbolisent l'Histoire et la révolte de l'Algérie afin d'arriver à dire que les Algériens sont prêts pour la quête de l'indépendance.

IV-1 - A travers la dénonciation du colonialisme :

Nous retiendrons après notre lecture des deux romans qu'ils apparaissent de prime abord comme la dénonciation de la misère sociale et spirituelle qui règne en Algérie durant la période coloniale. Ce thème de la misère généralisée vise à la critique de la politique coloniale qui a utilisé tous les moyens pour appauvrir le peuple algérien, notamment par la spoliation du peuple qui s'effectue sur tous les plans et à tous les niveaux : social, économique, identitaire...et cela dans le but de le déposséder de ses droits les plus élémentaires.

Ce phénomène figure bel et bien dans la *Colline Oubliée* et *La Grande Maison*, œuvres dans lesquelles les deux auteurs ont bien présenté la situation.

⁸⁵FANON, Frantz, *Op. Cit.*, p. 58.

IV-1-1 -La spoliation des autochtones : la vente de l'oliveraie de Brahim et son exil dans *La Colline Oubliée* :

Dans *La Colline Oubliée* nous assisterons à une description détaillée des lourdes conséquences de la colonisation sur la vie des Algériens, conséquences visées et voulues tels le chômage endémique, l'injustice érigée en règle générale, la violence comme instrument du pouvoir, en somme des conditions qui ne laissent point de place ou de souffle pour les autochtones à cette époque. En effet, le système colonial s'est préoccupé de priver les Algériens de leurs terres agricoles qui constituent une source indispensable de subsistance, puisqu'ils vivaient du produit de ces terres.

L'invasion de l'Algérie, le 05 Juillet 1930, a été suivie par plusieurs vagues d'immigrants, des ouvriers cherchant une vie meilleure (travail ou situation), ou de riches propriétaires désireux d'une exploitation. C'est ainsi que l'Algérie devient une destinée privilégiée pour les Européens en quête de fortune, ce qui causera le dénuement et le malheur des Algériens.

C'est le cas de Brahim dans *La Colline Oubliée*, personnage particulièrement démuné, comme le montre ce passage où Sekoura (sa femme) raconte la vie misérable de sa famille à son ancienne camarade (Aazi) qui perçoit une image de cette famille et les sacrifices de son mari pour avoir de quoi les nourrir :

« Quand il ne lui resta plus un sou, il essaya de rouvrir son magasin, mais on avait, pendant son absence, distribué aux autres commerçants de Nedrouma tout le contingent des denrées rationnées. Quant aux autres, autant dire qu'elles n'existaient pas. Ibrahim vendit son fonds de commerce et revint à Tasga. En un an il dépensa tout l'argent que cette vente lui avait rapporté et comme c'était tout ce qu'il avait, il avait tout de suite été dans le besoin. Il alla travailler sur la route, et ;pour garder sa place, fit ce que faisaient presque tous ses camarades :il apportait de temps à autre des œufs, un poulet au chef cantonnier ;certains jours de marché il faisait 16 Kilomètres pour ramener au chef un grand quartier de viande qu'il payait évidemment lui-même ;pendant ce temps ses trois enfants, sa femme, sa mère et lui-même, n'en mangeaient pas à la maison ;l'été il fauchait les foins du chef ;l'automne, il labourait ses terres pour la moitié du salaire normal ,tout cela

pour toucher 50 Francs à la fin d'une journée ou il aurait creusé, cassé des pierres sous le soleil, la pluie et le vent »⁸⁶.

Longue citation mais qui mérite qu'on s'y attarde, il s'agit de l'avis de Mouloud Mammeri sur la situation d'Ibrahim témoignant d'une extrême pauvreté.

Malgré tous ses efforts, Ibrahim n'arrive toujours pas à subvenir aux besoins de sa famille, ce qui pousse Kou, sa femme, malgré sa grossesse à partir chez ses parents pour filer la laine afin de le « *soulager de tant de bouches* »⁸⁷ et l'aider à nourrir cette famille qui devient de plus en plus nombreuse.

Vu cette situation, Ibrahim emprunte de l'argent à son chef « *relais local de l'administration coloniale.* », qui profite de cette occasion, en lui mettant des conditions insupportables afin de pouvoir lui enlever son champ d'olivier, héritage des ancêtres et terre nourricière. L'extrait suivant est explicite à ce sujet :

« Mon frère a enfin consenti à ne pas demander cet argent tout de suite, mais il exige que tu lui laisses ton oliveraie jusqu'au jour où tu auras réglé ta dette. Il dit qu'il prendra plus tard ton champ si tu ne veux pas payer, mais ce que dit cet Aroumi ne sera pas, car je te connais Ibrahim, tu gagneras bientôt assez d'argent pour régler tes dettes. Si donc tu écoutes mes conseils, signe lui cet acte qui te libéreras, car Dieu ne permettra pas que la terre d'un travailleur comme toi devienne la propriété du plus grand va-nu-pieds de Tasga, ou alors il n'y a pas de justice.

Ibrahim apposa sur le papier l'empreinte de ses deux pouces. Le chef partit en se lissant plusieurs fois les moustaches »⁸⁸

Ainsi, Ibrahim se retrouve exproprié par le contremaître, qui représente le système colonial ; ce que Mouloud Mammeri laisse entendre. En effet, les écrivains algériens ne pouvaient pas dénoncer explicitement l'injustice du pouvoir en place, ils devaient donc recourir à un langage symbolique et un discours implicite pour dire ce qu'ils avaient à dire. Le système colonial avait mis en place des caïds, des auxiliaires qui faisaient régner leur loi et abusaient de leur pouvoir.

⁸⁶MAMMERI, Mouloud, *La Colline Oubliée, Op. Cit.*, p.77.

⁸⁷MAMMERI, Mouloud, *Op. Cit.*, p.94.

⁸⁸*Ibid.*, p .161.

L'expropriation pousse Ibrahim à quitter sa famille et son village pour s'exiler au Sahara, en vue de ramasser de l'argent et récupérer les oliviers d'Alma, assurer l'instruction de son fils aîné « Lmouloud », dont il espère qu'il deviendra un homme capable de se défendre devant l'autorité française et ses représentants. Nous pouvons à ce niveau faire un parallèle avec Lmouloud, fils d'Ibrahim et Omar, personnage de *La Grande Maison*, et même Fouroulou de *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun. Ces enfants sont les archétypes de tous les enfants algériens de la période coloniale qui, en fréquentant l'école française, prendront conscience de l'injustice du système en place et le combattront.

C'est à ces personnages écrasés tel qu'Ibrahim que va naturellement l'empathie de l'auteur qui a su traduire avec fidélité la misère qui touche tous les gens de son époque. En effet ce n'est pas seulement « Ibrahim » qui a subi les effets de guerre (la deuxième guerre mondiale), mais ce sont tous les villages qui baignent dans le commun lot de la misère, comme le montre le passage suivant :

« Aourir, à Tasga, dans tous les villages, toutes les tribus de la montagne, cela n'allait décidément pas mieux. Avant la guerre, on avait déjà assez de mal à vivre, mais maintenant on ne tenait plus que par la grâce des saints qui gardaient encore le pays par l'effet de leur pouvoir surnaturel. Passe encore pour les habits, on peut toujours revenir à la mode des ancêtres qui portaient hiver comme été une djellaba de laine, mais pour la nourriture comment faire ? Les distributions de blé étaient insuffisantes et tout le monde ne pouvait payer 2500 Francs un double de blé »⁸⁹

Comme nous l'avons montré à travers notre étude, l'auteur a chargé ses personnages de tous les espoirs et toutes les mésaventures afin de rendre son témoignage crédible, il a fait d'eux des porte-paroles prenant en charge des situations qui existent en réalité.

Le personnage d'Ibrahim est le souffre-douleur dans l'histoire de ce roman, mais il est aussi porteur du rêve d'une vie meilleure, surtout espérée dans l'avenir de son fils « Lmouloud » en qui il a mis tant d'espoir.

⁸⁹DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.159.

IV-1-2- L'omniprésence de la faim dans *La Grande Maison* :

Cette misère évoquée par Mouloud Mammeri dans *La Colline Oubliée* est aussi omniprésente dans *La Grande Maison*, où Mohammed Dib raconte une période des plus misérables de l'histoire des Algériens colonisés, accablés par la faim. Les nombreuses familles occupant une maison collective appelée « Dar-Sbitar » vivent dans la hantise de la faim au quotidien, toutes traînent leur lot de malheur et de misère causés par la présence des colons.

« *Un peu de ce que tu manges* »⁹⁰, ainsi débute ce roman, c'est une phrase lourde de sens, utilisée par l'auteur pour dénoncer la faim omniprésente de la société algérienne colonisée à son point extrême.

L'auteur aurait pu préciser du pain, un fruit, de la viande,... mais il a préféré cette phrase pour nous montrer que la faim est inouïe. La faim qui habite « Omar » le pousse à demander à manger sans même savoir ce qu'il y a entre les mains de son camarade, il est prêt à avaler n'importe quoi. L'esprit de « Omar » est dominé par la faim tout au long du récit de sorte que toutes ses actions sont dictées par le désir de manger.

Mais tout en préservant sa dignité, « Omar » arrive à se procurer du pain en rendant des services aux voisins, tel que le montre ce passage :

*« A Dar-Sbitar, Omar se procurait du pain d'une autre façon, Yamina, une petite femme aux jolies traits, revenait chaque matin du marché avec un plein couffin. Elle priait souvent Omar de lui faire de petites commissions. Il lui achetait du charbon, remplissait son seau d'eau à la fontaine publique, il lui portait le pain au four ... Yamina le récompensait à son retour en lui donnant une tranche de pain avec un fruit ou un piment grillé, de temps en temps, un morceau de viande ou une sardine frite. »*⁹¹

De toutes les familles qui habitent à *La Grande Maison*, celle de « Omar » est la plus démunie. Sur Aini, pèse une lourde responsabilité, puisqu'elle seule se charge de nourrir trois enfants (Omar, Aouicha, Meriem) ainsi que sa mère, ce qui lui fait maudire son défunt mari de l'avoir laissée dans cette situation, où elle est forcée de travailler très

⁹⁰DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.07.

⁹¹*Ibid.*, p.08.

dur, sans arriver à subvenir aux besoins élémentaires de sa famille, elle était même prête à partir à Oujda dans l'espoir de gagner un peu d'argent.

Ce qui la pousse quelquefois à se servir de toutes ses capacités pour tromper la faim de ses enfants, mais elle n'arrive toujours pas à le faire.

Au fur et à mesure, le thème de la faim s'étend et devient par moment un élément central, un actant, qui obsède les personnages et les rend très durs envers eux mêmes et envers les autres, même les plus proches, c'est le cas de Aini qui devient inhumaine avec sa mère et ses enfants comme le montre ce passage :

« Cette terreur, Omar la voyait. Elle se procurait en lui, qui était là dressé sur sa couche, les pieds repliés sous lui. Et il pensa : « Certainement, c'est la peur de la Grand-mère ». Il comprenait à distance qu'elle avait peur. Peur d'être dans la cuisine, isolée avec son mal. Elle ne cessait d'implorer au plus fort de la nuit »⁹².

« On portait à manger à Gran- mère dans la même écuelle de fer dont l'email éclaté par endroits, dessinait de larges étoiles noires. Aini la posait à ses pieds, avec la nourriture du jour, sans la nettoyer ; il s'y formait un fond graisseux qui adhérait aux parois et formait croute.»⁹³.

Ces scènes se déroulent quotidiennement devant les yeux innocents d'Omar sans qu'il parvienne à changer quoi que ce soit à ce malheur qui l'accable.

Ainsi ces deux passages montrent à quel point cette famille est démunie et livrée à la faim sans recours, si bien qu'elle affecte les relations entre les membres de la famille. L'inhumanité d'Aini va cesser lorsqu'elle reçoit le panier que son cousin Mustapha lui ramène ; il y a quelque chose de changé, le comportement d'Aini se transforme en douce affection, la nourriture a donc le pouvoir de métamorphoser la psychologie des humains.

Mais cette pauvreté vécue par la famille d'Aini règne aussi chez toutes les familles de Dar-Sbitar comme le souligne ce passage : *« Zoulikha qui habitait en bas, s'y prenait*

⁹²DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.119.

⁹³*Ibid.*, p.120.

elle aussi de la même façon avec ses enfants [...] le pain faisait aussi défaut chez elle que chez Aini. »⁹⁴

Donc la voisine d'Aini, Zoulikha, trompe elle aussi la faim de ses enfants. Cette dictature exercée par la faim sur le quotidien de Dar-Sbitar s'exerce sur toute la ville de Tlemcen, voire sur toute l'Algérie de la période coloniale. Ce phénomène est présenté par Mohammed Dib notamment par le tableau qu'il nous offre des conditions de vie des enfants qui entourent Omar à l'école.

En évoquant la misère, l'auteur cite une autre société, elle des enfants qui ont un autre niveau social, c'est le cas du personnage Driss :

« Driss », un enfant riche, entouré dans ses allées et retours d'enfants de son âge qui lui tiennent compagnie, des enfants prêts à se charger de ses affaires, uniquement pour leur donner un peu de ce qu'il mangeait. « Driss avait un camarade qui se chargeait de son sac de cuir, à broderies d'argent et d'or à la sortie de quatre heures et d'autres ; quand approchait l'heure d'entrer en classe allaient le chercher et lui tenaient compagnie en chemin. Ils ne se séparaient de lui que lorsque la cloche sonnait [...] Il avait coutume d'acheter des torraicos, du calentica, des piroulis [...] il prenait cinq ou six carnets, de torraicots, distribuait un grain à chacune de ses compagnons. »⁹⁵

Tout au long du récit de *La Grande Maison*, on ressent l'engagement de l'auteur à travers une écriture très réaliste, de dénoncer la misère et les difficultés vécues par les autochtones durant cette période coloniale.

IV-2-A travers l'Histoire en acte :

Mouloud Mammeri et Mohammed Dib évoquent, à travers leurs récits, le peuple algérien, en tant que nation opprimée mais active qui manifeste une volonté de renverser l'ordre établi par le système colonial répressif et cette volonté de renversement se traduit surtout par la référence à deux personnages figurés par le Barbu dans *La Colline Oubliée* et par Hamid Saraj dans *La Grande Maison*.

⁹⁴*Ibid.*, p.49.

⁹⁵DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p. 14.

IV-2-1-La figure de Barbu dans *La Colline Oubliée* :

Mouloud Mammeri, écrivain engagé, cherche à travers son roman *La Colline Oubliée*, à montrer que la prise de conscience des Algériens est à son comble et que la Révolution est en phase de maturation. La figure du Barbu est à cet égard très symbolique, ainsi que les personnages qui l'entourent. Et si Mammeri recourt à des personnages fictifs, c'est pour ne pas mettre en danger l'activité qui se prépare dans les maquis, il évoque « *des personnalités politiques sans révéler pour autant ni leurs activités ni leurs identités réelles, ni la nature exacte de leurs activités politiques* »⁹⁶. Et ces personnages inspirés par les maquisards sont plus proches des brigands que des militants.

Sous le nom de la « bande », ce groupe rival de celui de « Taasast », (le groupe de « Mokrane », dominé par un certain « Ouali » regroupant de jeunes chômeurs sans scrupules, qui passent leur temps à danser et à boire. Dans le maquis que rejoint « Ouali », bacheliers et bandits se côtoient disposant d'une fausse carte d'identité et armés d'une mitraillette italienne. « Ouali » effectue beaucoup de missions, son chef est un certain « *Vouthamarth* » (le barbu), qui a abandonné ses études sans raisons valables pour faire don de sa vie à une cause non dévoilée même à ses parents. Ainsi la figure du Barbu montre que dans les années cinquante, se préparait déjà quelque chose qui allait inverser l'ordre des choses : l'Histoire est déjà en acte. Ouali et le Barbu sont deux figures qui semblent avoir des liens en commun avec « Ahmed Oumari » et « Ali Bennai » dont on a tant parlé lors de l'absence de Mouloud Mammeri (parti au Maroc puis en France); ce qui justifie des zones d'ombres mise autour de ces deux personnalités⁹⁷. Ce manque de détails est aussi justifié par la prudence de l'auteur, qui se veut discret pour ne pas mettre en danger les activités des maquisards. Le résultat est que cette écriture est une écriture subversive, intelligente, caractéristique d'un roman historique qui demande une grande lucidité.

Ces deux personnages évoqués par Mammeri ont donc existé dans la réalité, une réalité à laquelle l'auteur a donné une touche de fiction. Le personnage de « Ouali » de *La Colline Oubliée* emprunte à « Oumari » sa force physique impressionnante et son tempérament sanguin puis son parcours; enfant issu d'une famille misérable parce que

⁹⁶KHATI, Abdelaziz : « écriture romanesque, témoignage historique », in *Limag*, p.01. Disponible sur le site : <http://www.limag.refer.org>. Consulté le 12/05/2015.

⁹⁷*Ibid.* p., 03.

déchue et déclassée [...] « Oumari » tout comme le personnage d' « Ouali », va connaître la mobilisation de la seconde guerre mondiale, puis un bref séjour en France.⁹⁸

Les traits en communs peuvent se lire aussi dans le personnage du « Barbu » (vouthamarth), qui porte le caractère d'Ahmed « Oumari », comme ceux de tous les bandits d'honneur « la bande ».

Ainsi, bien qu'elle soit une fiction, *La Colline Oubliée* est inspirée des événements réels tirés de l'Histoire et du quotidien algérien de l'époque coloniale-veille de la deuxième guerre mondiale-, des faits qui n'étaient pas restés anodins aux yeux de l'auteur.

Nous pouvons constater que Mouloud Mammeri est parvenu avec son roman à réécrire l'Histoire; afin d'inscrire l'histoire de son pays dans l'Histoire officielle. Et puisque écrire c'est être, le romancier a écrit pour faire advenir à l'existence tout un peuple.

IV-2-2-La figure de Saraj dans *La Grande Maison* :

Si Mouloud Mammeri a dévoilé l'injustice coloniale d'une manière implicite dans *La Colline Oubliée*, Mohammed Dib, quant à lui l'a dévoilée explicitement dans *La Grande Maison* notamment à travers le personnage de Hamid Saraj, l'un des habitants de Dar-Sbitar. Parmi les formes de l'injustice exercée par le colonisateur en Algérie, l'encerclement de Dar-Sbitar par des soldats français pour chercher Hamid Saraj, est décrite comme le symbole de la révolte et de la prise de conscience.

Aux yeux des gens de Dar-Sbitar se distinguent, « Hamid Saraj », jeune homme mystérieux, qui ne parle pas beaucoup et qui ne fréquente pas les gens, il consacre son temps à la lecture des livres. C'est un personnage qui dénonce l'ordre colonial, lequel utilise d'un côté une école pour instruire les enfants autochtones, et d'un autre côté, arrête des hommes cultivés comme Hamid Saraj, Hamid dont les poches desquelles « *il était rare de ne pas découvrir, [...] des livres brochés dont la couverture et les pages se détachaient, mais qu'il ne laissait jamais perdre* »⁹⁹. Ce sont justement ces livres qui dérangent le pouvoir français car ils permettent à Saraj de sensibiliser les fellahs sur leurs droits; et mettent en danger le pouvoir et les privilèges des dominants. De telles idées amèneraient les colonisés à prendre conscience de leur aliénation et les pousseraient à la révolte.

⁹⁸*Ibidem.*

⁹⁹DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.55.

Omar est l'un des influencés par les idées de Hamid Saraj, qui lui a prêté des livres afin de lui permettre d'acquérir un comportement politique à suivre. L'un de ces livres s'intitule, *Les Montagnes et Les Hommes*, et que « [...] l'enfant avait déchiffré patiemment, page après page sans se décourager ; il lui avait fallu quatre mois pour en venir à bout. »¹⁰⁰

Ce gamin commence, ainsi, sans le savoir à s'intéresser à cet homme mystérieux et à s'initier à ses révolutionnaires, en effet, lorsqu'il assiste à une réunion organisée par les fellahs dirigée par Seraj : « [...] Omar ne sait plus à partir de quel moment il s'est mis à écouter .Et il retrouve ou reconnaît en lui ce qui est dit. »¹⁰¹ C'est un discours alors qui invite Omar à réfléchir et à voir clair la réalité qui avait été, autrefois, si insignifiante.

En conséquence, Omar s'éveille au bonheur de l'existence grâce à cette jeune conscience qui perçoit déjà l'injustice coloniale et comprend pourquoi il faut la dépasser; il découvre donc que les hommes meurent pour être libres.

L'auteur fait parler toute la société algérienne, les enfants, les femmes,...etc. qui, tous, discutent de politique.

En effet, il a mis sur la scène romanesque beaucoup de dialogues de femmes comme Aini et ses voisines, Lalla Hassna, Zina...qui évoquent l'injustice française. Voici des extraits portant sur Saraj, personnage qui nous intéresse le plus :

« -pourquoi dis-moi, ces envoyés du malheur ont fait leur apparition chez nous? N'est ce pas pour amener Hamid Saraj? [...]

-il n'ya pas de déshonneur à aller en prison maintenant, expliqua Zina. Si on y jette cet homme, ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui. »¹⁰²

A cette discussion d'Aini avec Zina s'ajoute celle d'Aini avec la Tante Hassna, comme nous le montre ce dialogue :

« -Toi, tu crois ce que racontent ces communistes. Tu seras encore comme ça toute ta vie. Tu vois comment ils finissent ? En prison. Qu'est ce qu'ils y gagnent ? La prison.

¹⁰⁰*Ibidem.*

¹⁰¹DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.54.

¹⁰²DIB, Mohammed, *Op. Cit.*, p.53.

-comment n'a-t-on pas le cœur qui fait mal, en assistant à des choses semblables?

-Visiblement agacée, Lalla reparla des affaires qui l'intéressaient.»¹⁰³

Des propos donc différents et naïfs, qui représentent la pensée des femmes, à cette période coloniale; il y a comme nous l'avons vu, celles qui croient aux hommes comme Hamid Saraj qui peuvent changer cette situation, c'est le cas de Aini qui a proclamé sa confiance en Saraj à faire changer la situation des pauvres : « *On a compris beaucoup de choses. Si ce qu'il dit se réalise, ce sera le bonheur de tous les pauvres gens.* »¹⁰⁴

D'un autre côté les femmes comme Lalla Hassna, issue de la classe sociale bourgeoise, ont un autre point de vue, vis-à-vis des événements sociaux politiques et vis à vis de Saraj, qu'elles prennent pour un coupeur de route.

Enfin, nous constatons à travers la lecture du roman *La Grande Maison*, que Hamid Saraj, même s'il n'est pas le personnage principal de ce roman, joue un grand rôle dans la sensibilisation des autres personnages : femmes, garçons, hommes, qui cherchent à comprendre et partant, ils vont être amenés à comprendre les rouages de la machine coloniale qui les ronge et les affame.

Ainsi, Dib invite ses lecteurs à réfléchir sur les situations de ses personnages, et à appréhender certaines réalités méconnues jusqu'ici.

Nous constatons, ainsi, à travers notre étude sur ces deux personnages, Le Barbu et Hamid Saraj, que les deux auteurs ont préfiguré la Révolution algérienne. Ils ont montré que la situation impossible à laquelle étaient condamnés les colonisés ne pouvait pas durer et que l'action allait avoir lieu; que cette action s'appelle la décolonisation. Et celle-ci, comme dirait Fanon, passe par une action nécessairement violente qui « *laisse deviner à travers tous ses pores, des boulets rouges, des couteaux sanglants. Car si les derniers doivent être les premiers, ce ne peut être qu'à la suite d'un affrontement décisif et meurtrier des deux protagonistes. Cette volonté affirmée de faire remonter les derniers en tête de file, de les faire grimper (à une cadence trop rapide, disent certains) les fameux échelons qui définissent une société organisée, ne peut triompher que si on jette dans la balance tous les moyens, y compris, bien sûr la violence.* »¹⁰⁵

¹⁰³*Ibid.*, 78.

¹⁰⁴*Ibidem.*

¹⁰⁵FANON, Frantz, *Op. Cit.*, p.46.

CONCLUSION

Conclusion

Arrivées au terme de ce modeste travail, nous nous proposons de jeter un coup d'œil récapitulatif sur le parcours que nous avons suivi pour confirmer notre hypothèse de départ, à savoir que *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri et *La Grande maison* de Mohammed Dib sont des romans postcoloniaux, et que les deux écrivains ont réussi à transmettre, voire à universaliser la culture (s)algérienne (s).

Nous avons vu au cours de notre travail de recherche que traduire la vision de tout un peuple, ainsi que ses sentiments et ses souffrances au moyen d'une langue qui n'est pas la sienne est une mission très difficile, mais que les écrivains ont trouvé un autre moyen pour contourner une telle difficulté en recourant aux expressions figées (proverbes, tournures, mots, formules de politesse,...)d'origine algérienne (kabyle ou arabo-dialectal) afin de pouvoir résister à l'imposition du français comme langue d'écriture et manifester leur(s) spécificité(s).

Nous avons étudié deux romans -*La Colline Oubliée* et *La Grande maison*-, dont les auteurs ont suivi la trajectoire d'une littérature rassemblant à la fois deux mondes, deux cultures différentes ou tous les deux ont tenté de joindre les deux bouts, à travers une écriture dont le fond est algérien et la forme française, dans la langue de laquelle on trouve des retouches algériennes, celles des mots en langue vernaculaire.

Les deux romanciers nous offrent à travers leurs œuvres deux univers romanesques, l'un kabyle, l'autre tlemcenien dont l'atmosphère et les événements décrivent la réalité du peuple algérien de l'époque coloniale. Ils dépeignent deux tableaux très intéressants de la vie et du quotidien du peuple algérien sous la domination française.

Nous avons essayé de répondre aux questions posées dans notre problématique de départ, en confirmant que *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison* appartiennent à la littérature postcoloniale, et tenté de démontrer que les deux auteurs, revendiquaient leur appartenance culturelle et identitaire en dénonçant implicitement le colonialisme.

Au cours de notre travail, nous avons fait appel aux théoriciens et écrivains postcoloniaux, tels que Frantz Fanon, Jean-Marc Moura, mais aussi Mouloud Mammeri et Mohammed Dib. Nous avons eu recours à Jean-Marc Moura dont l'ouvrage *Littératures francophones et théorie postcoloniale* « visait à présenter les recherches postcoloniales et à dégager leurs

Conclusion

orientations les plus intéressantes pour les lettres francophones » nous a semblé indispensable pour notre thème du mémoire.¹⁰⁶

Nous avons réparti notre travail de recherche en quatre chapitres dont le premier, intitulé « Contexte historique et théorique », nous a permis de reconstituer la genèse de la littérature algérienne des années 1950, ses caractéristiques et sa rupture avec la littérature précédente, rupture dont Jaques Chevrier explique : « *Dans la mesure où tout acte littéraire authentique se veut rupture avec une situation donnée jugée inacceptable et affirmation d'autre chose (et en particulier d'une nouvelle culture) il est nécessairement l'expression d'une révolte* »¹⁰⁷. Cette rupture est une révolte du colonisé contre le colonisateur pour briser l'image qui le réduit à un stéréotype et le déshumanise. Cette révolte consiste aussi à récupérer son image réelle et se réapproprier son identité qui lui a été arrachée, pour la faire connaître au monde entier.

En deuxième lieu, nous avons présenté les points importants de la théorie postcoloniale dans une définition, à savoir la situation qui a donné naissance aux œuvres postcoloniales, son objet d'étude, les principaux fondements du courant postcolonial, de la richesse de cette théorie qui touche à la fois, à la littérature, à la critique, mais également à l'Histoire.

Lors de cette définition, nous avons aussi montré que la littérature postcoloniale ne se limite pas aux productions de la postindépendance, mais que toute littérature qui touche aux problèmes de l'identité ou qui a une histoire liée à la colonisation peut être appréhendée comme une littérature postcoloniale, point important qui justifie notre choix pour cette théorie, et qui a été d'une grande utilité lors de notre travail de recherche.

En troisième lieu, nous avons choisi d'étudier deux éléments principaux de la postcolonialité, qui sont l'identité et la réécriture de l'histoire.

Le deuxième chapitre qui s'intitule « Oralité en tant que système civilisationnel » a été consacré à définir l'oralité, en tant que système différent de l'écriture (sur le plan caractéristique et non qualitatif) et à démontrer que les deux systèmes civilisationnels sont différents et spécifiques à des régions différentes. Ce sont deux systèmes différents, mais qui se complètent, se correspondent et s'interpellent. En dernier lieu, nous avons évoqué

¹⁰⁶MOURA, Jean-Marc, *Littératures Francophones et Théorie postcoloniale*, Paris, PUF, (Coll. Écriture francophones), 1999, p.06.

¹⁰⁷Chevrier, Jacques, *La littérature nègre*, Ed Arnaud Colin, (première éd .1974), 2004, p.174.

Conclusion

l'universalisation de l'oralité qui s'est faite à travers la traduction ainsi que son irruption dans le roman. En Algérie, le passage de l'oral à l'écrit s'est fait grâce à l'élite algérienne de l'époque coloniale, et ce dès la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, grâce aux écrivains de langue française.

Le troisième chapitre portant le titre « *La Colline Oubliée* et *La Grande Maison*, deux écrits postcoloniaux » a abordé l'exploitation des corpus étudiés traitée en plusieurs points. Le premier a consisté à comparer la réception critique et journalistique des deux romans, hostile à l'encontre de *La Colline Oubliée* et favorable à l'égard de *La Grande Maison*, malgré les objectifs communs des deux romanciers, à savoir la volonté de témoignage et de dénonciation du colonialisme.

L'autre point étudié dans ce chapitre a consisté à mettre en évidence la dimension identitaire des textes analysés, dimension qui se présente comme un élément du postcolonialisme manifestée notamment par le recours des deux écrivains à leur(s) langue(s) maternelle (s), ainsi que la mention des différentes coutumes et croyances de leurs peuple(s), stratégies adoptées par les deux écrivains pour faire connaître la culture algérienne à l'échelle mondiale.

Quant au quatrième et dernier chapitre intitulé « la réécriture de l'Histoire en tant qu'autre élément du postcolonialisme », il démontre la dimension historique des deux romans étudiés. En effet, la réécriture de l'Histoire s'est faite à travers deux éléments principaux, la dénonciation du colonialisme ainsi que l'Histoire en acte qui s'affiche dans les deux romans, mais d'une manière très différente puisque chacun des deux auteurs a tiré l'histoire et les événements de son roman du milieu duquel il est issu.

Dans *La Colline Oubliée*, c'est à travers le personnage d'Ibrahim, sa spoliation et son exil forcé que s'exprime la dénonciation de la colonisation. La pauvreté extrême a poussé Ibrahim à vendre son champ d'olivier, et cette vente équivaut pour un Kabyle à la perte de soi. Nous avons ainsi démontré que le colonisateur recourt à tous les stratagèmes pour déposséder et aliéner les autochtones.

En ce qui concerne le personnage du Barbu, sa mise en représentation montre à la fois la lucidité de l'auteur à aborder les événements ainsi que son engagement, puisqu'il a réussi à montrer son appartenance, à évoquer des personnalités très importantes tels que les

Conclusion

bandits d'honneur sans les mettre en danger, ni révéler au colonisateur les actions menées par les maquisards à cette époque.

Dans *La Grande Maison*, nous avons choisi de parler du personnage Omar ainsi que de sa famille, dont l'extrême pauvreté affecte jusqu'au caractère psychologique des personnages, voire les relations qu'ils entretiennent entre eux.

Concernant notre analyse du personnage de Hamid Saraj, elle a permis de démontrer la dimension politique du roman, ainsi que le militantisme de Mohammed Dib.

Tout au long de notre analyse, nous avons tenté de mettre en exergue la richesse des deux romans sur le plan esthétique et politique, et notre certitude augmente que ce qui unit les deux auteurs dépasse de beaucoup ce qui les sépare, car nous sommes arrivées à la conclusion que les deux auteurs ne diffèrent pas sur le plan des objectifs, mais plutôt sur la manière dont ils ont abordé les choses.

Il nous faut aussi rappeler que le projet des deux auteurs ne s'arrête pas aux deux romans, mais bien au-delà car dans les romans qui suivent tels que *Le sommeil du Juste* (1955), ainsi que les deux volets de la trilogie dibienne, *L'incendie et Le Métier à Tisser* (1954-1957), la dénonciation de la colonisation va s'amplifiant et l'engagement des deux écrivains va culminant.

Ainsi, Mouloud Mammeri va mener des travaux de recherche dans le domaine de l'anthropologie, c'est un écrivain qui va œuvrer à la diffusion de la culture et de la langue berbères, ses traductions de poèmes et de contes (*les Isefra, poèmes de si Mohand*, 1969, *poèmes anciens*, 1980) et son élaboration d'une grammaire de langue berbère vont contribuer à réécrire l'Histoire de l'Algérie et à rendre la mémoire à son peuple.

Mohammed Dib de son côté, qui est contemporain d'une histoire tourmentée et enracinée dans les cultures d'un peuple déchiré, a continué sa quête. Son œuvre poétique et romanesque se veut universelle tout en étant spécifique.

L'engagement des deux auteurs dans l'histoire et dans la dénonciation du colonialisme est donc incontestable, leurs œuvres est quête de l'identité, ce qui nous a permis de classer *La Colline Oubliée* ainsi que *La Grande Maison* dans une écriture postcoloniale. C'est une écriture dont Jaques Chevrier dit qu'elle répond à la définition donnée par le colonisateur du colonisé, comme pure négativité :

Conclusion

« [...] un acte littéraire qui a pour conséquences :

-De ruiner le mythe de l'incompétence du colonisé au plan intellectuel et artistique.

-Et donc de rétablir le colonisé dans une continuité historique.

-et donc de restaurer son statut politique, car ce simple acte littéraire le fait basculer d'un état de passivité à la prise en charge de son propre destin ».¹⁰⁸

¹⁰⁸Chevrier, Jaques, *Op. Cit.*, 175.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

Corpus :

DIB, Mohammed, *La Grande Maison*, Editions Dahlab, Edition Bouchenne, Alger, 1995.

MAMMERI, Mouloud, *La Colline Oubliée*, Édition El Dar El Othmania, Alger, 2007.

Autres ouvrages des auteurs :

MAMMERI, Mouloud, *MAMMERI MOULOUD, entretien avec Tahar Djaout*, Laphomic, Avril, 1987.

Ouvrages généraux:

BOULIFA, Si Amar, *Recueil De Poésie Kabyle*, Alger, 1904.

IBN-KHALDOUN, Abd-Al-Rahman Ibn Mohammed, *Histoire des Berbères et des Dynasties Musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, trad.de Slane, tome 1^{er}, Paris, Librairie Orientaliste Paul Gunther, 1978.

DÉJEUX, Jean, *Situation de la Littérature Maghrébine d'Expression Française*, Office de Publication Universitaire, Alger, 1982.

YOUCEF, Nacib, *Elément sur la Tradition Orale*, Alger, 1981

Ouvrages théoriques :

BHABHA, Homi, *Les Lieux de la Culture*, Paris, Payot, 2007.

CHEVRIER, Jaques, *La Littérature Nègre*, Éd. Armand Colin, 2004.

DÉJEUX, Jean, *Littérature Maghrébine de Langue Française*, Naaman, 1973.

FANON, Frantz, *Les Damnés de la Terre*, Paris, Seuil, 1962.

MOURA, Jean-Marc, *Littérature Francophone et Théorie Postcoloniale*, Paris, PUF, 1999.

SAID, Edward, *l'Orientalisme, l'Orient Créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.

Bibliographie

Autres Lectures :

Thèse :

BOUKHELOU, Malika Fatima, *Définition et évolution de la figure de l'intellectuel -dans l'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri et apport des nouvelles dans l'évolution de cette figure*, Université Blaise Pascal, France, 2006, Tome1.

Mémoires :

HAMZA, Hadjar, « *Harraga* » de Boualem Sansal *Etude d'une Poétique Postcoloniale* », Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Magistère, 2007-2008.

Articles :

ABDENOUR, Arezki, « l'identité linguistique : une construction sociale et/ou un processus de construction socio-discursive ? », in *Synographie Algérie* n^o2, 2008. Disponible sur le site : gerflint.fr/Base/Algerie2/Abdennor.pdf.

BACHIR PACHA ABDESLAM, Lila, « « voie empruntée » pour exprimer des voix réelles » cas de la tradition des expressions figées dans le roman de Mouloud Mammeri « La Colline Oubliée », Université, Mouloud MAMMERI, Tizi-Ouzou, Alger. Disponible sur le site : <https://langagesettraduction.wordpress.com>.

BELOUADAH, Sara, « Mohammed Dib », in *Témoignage Chrétien*, 7 février 1958. Disponible sur le site : <http://www.startimes.com/t=15929151>.

BERRICHI, Boussad, « A propos de La Colline Oubliée », in *Kabyle universel*. Disponible sur le site : <http://kabyle.com/archives/actualité-internationale/dossiers/dda-lmouloud-mouloud-mammeri/article/a-propos-de-la-colline-oubliee>.

BENDJELID, Faouzia, « L'écriture en Algérie est tributaire de l'Histoire », in *Culture*. Disponible sur le site : <http://www.Liberté.algérie.com>.

BOUKHELOU, Malika Fatima, « De la nécessité de créer des passerelles entre les cultures », communication donnée lors du colloque panafricain, 2015, Tizi-Ouzou, du 2 au 9 août 2015. Disponible sur le site : <http://www.vitamindz.com>.

Bibliographie

BONN, Charles, «Les aléas d'une écriture souvent réductrice », *in* Limag, Paris, université Lyon 2. Disponible sur le site: <http://Plume francophone.com>

DOURARI, Abd-Errezak, « Discours épistémologique, fiction et jugement nationaliste : Mostefa Lacheraf à propos de la colline oubliée de m.mammeri », *in* Insanyat, n°04 .Disponible sur le site : <http://insanyat.revues.org/4901>.

HASSANI, Louenas, « La Colline Oubliée ou Le Roman de la Polémique », *in* Kabyle universel. Disponible sur le site : <http://www.kabyluniversel.com>.

KHADDA, Nadjet, « Dib, Feraoun, Mammeri et Kateb « constructeurs de la modernité textuelle » », *in* Forum ALGERIE .Disponible sur le site : <http://algerie-dz.com/forums/archive/index.php/t-18991.html>.

KECHICHIAN, Patrick, « Mohammed Dib, l'Algérie au cœur », *in* Le Monde. Disponible sur le site : <http://remue.net/bulletin/TB030503.html>.

KHATI, Abdellaziz, « l'Oralité dans le roman algérien de la période coloniale : le cheval de Troie, *in* Limag. Disponible sur le site : <http://www.limag.refer.org> .

KHATI, Abdellaziz, « Écriture romanesque, témoignage historique : la figure du bandit d'honneur dans *La Colline Oubliée* de M. Mammeri, zones d'ombres et de lumière », *in* Limag. Disponible sur le site : <http://www.limag.refer.org>.

LAREBJ, Waciny, « en hommage à la mémoire de Mohammed Dib », *in* Le Quotidien d'Algérie. Disponible sur le site : <http://lequotidienalgerie.org/2011/10/05/en-hommage-a-la-memoire-de-mohamed-dib/>.

MARDACI, Abdellali, « Refonder l'histoire de la littérature algérienne de langue française », *in* Le Soir d'Algérie. Disponible sur le site <http://www.lesoirdalgerie.com>

SADI, Hand, « Mouloud Mammeri ou La Colline Emblématique », *in* Sociolgerie,.Disponible sur le site : <http://sociolgerie.net>.

Bibliographie

S/N. « Conte des deux frères », [en ligne] ; consulté le 01/07/2015 ; URL :
http://fr.wikipedia.org/wiki/Conte_des_deux_fr%C3%A8res.

TABLE DES MATIERES

Table des matières

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
Contextes Historiques et théoriques	
I-1-Aperçu historique.....	9
I-2-La théorie postcoloniale.....	12
I-2-1-Essai de définitions	12
I-2-2- Les éléments postcoloniaux	15
I-2-2-1-La réécriture de l’histoire.....	16
I-2-2-2- l’identité	16
CHAPITRE II	
Oralité en tant que système civilisationnel	
II-1-Oralité/Ecriture	20
II-2- Influence de l’oralité sur la littérature	21
II-2-1-Le cas de la littérature algérienne d’expression française	23
CHAPITRE III	
<i>La Colline Oubliée et La Grande Maison: romans postcoloniaux</i>	
III-1-Présentation des deux corpus	27
III-2-Une réception différente.....	30
III-2-1- La Colline Oubliée, une réception houleuse	30
III-2-2-La Grande maison, une réception favorable.....	32
III-3- Des objectifs communs	34
III-3-1-L’identité, comme élément du postcolonialisme défendu par Mouloud Mammeri et Mohammed Dib.....	34
III-3-1-1- A travers le recours à leur (s) culture (s) et croyance(s)	34
III-3-1-2 - A travers le recours à leur (s) langue (s) maternelle (s)	39

Table des matières

CHAPITRE IV

La réécriture de l'histoire en tant qu'élément du postcolonialisme

IV-1 - A travers la dénonciation du colonialisme.....	42
IV-1-1 -La spoliation des autochtones : la vente de l'oliveraie de Brahim et son exil dans La Colline Oubliée.....	43
IV-1-2- L'omniprésence de la faim dans La Grande Maison	46
IV-2-A travers l'Histoire en acte	48
IV-2-1-La figure de Barbu dans La Colline Oubliée	49
IV-2-2-La figure de Saraj dans La Grande Maison.....	50
CONCLUSION	53
BIBLIOGRAPHIE	59
TABLEDES MATIERES	64